

NICOLA ZANICHELLI, EDITORE - BOLOGNA

BIBLIOTECA DI OPERE SCIENTIFICHE

- BONOLA ROBERTO — *La geometria non-euclidea*. Esposizione storico-critica del suo sviluppo. Un volume con 69 figure L. 5 —
- BURALI FORTI C. e R. MARCOLONGO — *Elementi di calcolo vettoriale con numerose applicazioni alla geometria, alla meccanica e alla fisica-matematica*. Un volume con figure » 5 —
- CAJORI FLORIANO — *Storia della fisica elementare con la evoluzione dei laboratori fisici*. Traduzione del prof. DIONISIO GAMBIOLO; con 3 appendici. Un volume » 12 —
- DANNEEL H. — *Principi di elettrochimica teorica*. Traduzione con note di A. MAZZUCHELLI. Un volume » 4 —
- DE CYON ELIA — *I nervi del cuore*. Versione italiana del dott. FILIPPO LUSANA. Un volume con illustrazioni » 10 —
- *L'orecchio organo d'orientamento nel tempo e nello spazio*. Studi di fisiologia sperimentale. Traduzione di C. DONIZELLI. Un volume con figure . . . » 10 —
- *Le ghiandole sanguigne come organi protettori del sistema nervoso centrale*. Traduzione di PIETRO ALBERTONI. Un volume con figure . . . » 10 —
- DONATI LUIGI — *Introduzione elementare alla elettrotecnica*. Un volume con 115 figure intercalate nel testo » 10 —
- ENRIQUES FEDERIGO — *Lezioni di geometria proiettiva*. Terza edizione. Un volume con figure intercalate » 10 —
- *Lezioni di geometria descrittiva*, pubblicate per cura del dott. UMBERTO CONCINA. Seconda edizione. Un volume con figure » 12 —
- *Problemi della scienza*. Seconda edizione. Un volume » 8 —
- PINCHERLE SALVATORE — *Lezioni di algebra complementare dettate nella R. Università di Bologna e redatte per uso degli studenti*.
— Vol. I. *Analisi algebrica*. Un volume » 10 —
— Vol. II. *Teoria delle equazioni*. Un volume » 10 —
- PINCHERLE SALVATORE e U. AMALDI — *Le operazioni distributive e le loro applicazioni alla analisi*. Un volume » 15 —
- PIZZETTI PAOLO — *Trattato di geodesia teoretica*. Un volume con 71 figure intercalate nel testo » 12 —
- RIGHI AUGUSTO — *L'ottica delle oscillazioni elettriche*. Studio sperimentale sulle produzioni di fenomeni analoghi ai principali fenomeni ottici per mezzo delle onde elettromagnetiche. Un volume con 38 figure . . » 5 —
- RIGHI AUGUSTO e BERNARDO DESSAU — *La telegrafia senza fili*. Seconda edizione largamente aumentata. Un volume con 293 figure . . » 12 —
- RIGNANO EUGENIO — *Sulla trasmissibilità dei caratteri acquisiti. Ipotesi di una centro-epigenesi*. Un volume » 5 —
- ROUSE BALL W. W. — *Breve compendio di storia delle matematiche*. Versione dall'inglese con note, aggiunte e modificazioni dei dottori DIONISIO GAMBIOLO e GIULIO PULITI, riveduta e corretta dal prof. GINO LORIA.
— Vol. I. *Le matematiche dall'antichità al rinascimento*. » 8 —
— Vol. II. *Le matematiche moderne sino ad oggi*, con un'appendice « Su alcuni matematici italiani dei tempi recenti » di DIONISIO GAMBIOLO » 12 —
- QUESTIONI riguardanti le matematiche elementari, raccolte e coordinate da FEDERIGO ENRIQUES. Volume I. *Critica dei principi*. Un volume. » 20 —
- SEVERI FRANCESCO — *Complementi di geometria proiettiva*. Raccolta di oltre 300 problemi colle relative soluzioni. Un volume con figure . . » 10 —
- TIZZONI e BONGIOVANNI — *Il radio e la rabbia*. Un volume con 3 tavole » 4 —

EUGENIO RIGNANO

I FATTORI DELLA GUERRA ED IL PROBLEMA DELLA PACE

ESTRATTO DA "SCIENTIA", Rivista di Scienza

Vol. XVIII, ANNO IX (1915), N. (XLII-4),

BOLOGNA

NICOLA ZANICHELLI

LONDON

WILLIAMS AND NORGATE

PARIS

FÉLIX ALCAN

LEIPZIG

WILHELM ENGELMANN

"SCIENTIA,"

(RIVISTA DI SCIENZA)

Organo internazionale di sintesi scientifica - Revue internationale de synthèse scientifique
International Review of Scientific Synthesis - Internationale Zeitschrift für wissenschaftliche Synthese

Paraissant tous les mois

par livraisons de 100 à 120 pages chacune.

DIRECTEUR
EUGENIO RIGNANO

"SCIENTIA," a été fondée en vue de contrebalancer les fâcheux effets de la spécialisation scientifique à outrance. Elle ne traite que des sujets d'ordre tout à fait général et vise surtout aux rapports qui unissent les différentes sciences entre elles: elle tend par là à la synthétisation et unification de la science. Par ses *Articles* se rapportant aux branches les plus diverses de la recherche théorique, depuis les mathématiques jusqu'à la sociologie, par ses *Notes Critiques* sur les questions fondamentales le plus à l'ordre du jour, par ses *Comptes Rendus* de tous les ouvrages scientifiques d'intérêt général, par ses *Revue Générale* des derniers progrès dans chaque branche de la science, par ses *Analyses* des articles les plus importants parus sur les autres principaux périodiques de tout le monde, par sa *Chronique* des Congrès et de tous les autres événements de haute importance scientifique, — elle cherche en outre à donner l'idée la plus complète de l'ensemble du mouvement scientifique contemporain.

"SCIENTIA," fait appel, pour le développement de son programme, à la coopération des autorités scientifiques les plus éminentes de tous les pays. L'accueil favorable qu'elle a rencontré auprès de celles-ci, la collaboration tout à fait internationale et de premier ordre qu'elle a réussi à s'assurer, et la diffusion si large qu'elle a gagnée en peu de temps dans tout le monde ont démontré combien son programme correspondait à un vrai besoin du monde savant actuel.

"SCIENTIA," publie ses articles dans la langue de leurs auteurs. Mais au texte principal est joint **un supplément avec la traduction française de tous les articles originaux allemands, anglais et italiens.** Toutes les autres rubriques sont en français ou, elles aussi, traduites en français.

(Pour les renseignements aux auteurs
et les abonnements voir la page 3 de la couverture)

Si pubblica ogni mese.
Paraissant tous les mois

1-VI-1915 — 1-VII-1915

Published monthly.
Erscheint alle Monate

Anno - Année IX.
Jahr - Year

Vol. XVIII, N. (XLII-4)₁
Band

Serie - Série II.
Serie - Series

"SCIENTIA,"

(RIVISTA DI SCIENZA)

Organo internazionale di sintesi scientifica - Revue internationale de synthèse scientifique
Internationale Zeitschrift für wissenschaftliche Synthese - International Review of Scientific Synthesis.

INDEX

Ai Lettori - (Aux Lecteurs).

G. Bohm - *Idées nouvelles sur l'adaptation et l'évolution. I.ère Partie: Les désharmonies des êtres vivants.*

L'inchiesta sulla guerra - L'enquête sur la guerre - Die Umfrage über den Krieg - The inquiry upon the war.

L. Havet - *D'une guerre à l'autre.*

J. H. Rose - *The war and nationality - (La guerre et la nationalité).*

E. Rignano - *I fattori della guerra ed il problema della pace - (Les facteurs de la guerre et le problème de la paix).*

Recensioni - Comptes rendus - Referate - Book Reviews.

J. Joly, *Radioactivity and geology. An account of the influence of radioactive energy on terrestrial history* - A. E. H. Love, *Some problems of geodynamics* - P. Lowell, *The evolution of worlds* - E. Carthaus, *Die klimatischen Verhältnisse der geologischen Vorzeit* (E. Repossi).

Rivista delle Riviste - Revue des Revues - Zeitschr. Umschau - Review of Reviews.

BOLOGNA

NICOLA ZANICHELLI

LONDON

WILLIAMS AND NORGATE

PARIS

FÉLIX ALCAN

LEIPZIG

WILHELM ENGELMANN

Direzione e Redazione: Milano, Via Aurelio Saffi, 11.

LO 104 92 315

Articles déjà publiés par "SCIENTIA",.

1ère Série, fondée et dirigée par MM.:

G. BRUNI - A. DIONISI - F. ENRIQUES - A. GIARDINA - E. RIGNANO

- Abegg, R. (*Breslan*): Chemische Affinität, Valenz und das natürliche System der Elemente (L'affinité chimique, la valence et le système naturel des éléments). - 1910, n. 3.
- Abraham, M. (*Milano*): Die neue Mechanik (La nouvelle mécanique). - 1914, n. 1.
- Acqua, C. (*Roma*): Esistono fenomeni psicologici nei vegetali? (Existe-t-il des phénomènes psychologiques dans les végétaux?). - 1914, n. 2.
- Adler, A. (*Wien*): Die Individualpsychologie, ihre Voraussetzungen und Ergebnisse (La psychologie individuelle, ses hypothèses et ses résultats). - 1914, n. 4.
- André, Ch. (*Lyon*): L'hypothèse nébulaire de Laplace et la théorie de la capture de M. T. J. J. See. - 1912, n. 2.
- Arrhenius, S. (*Stockholm*): Die Unendlichkeit der Welt (L'univers infini). - 1909, n. 2.
- Ueber den Ursprung des Gestirnkultus (Sur l'origine du culte des astres). - 1911, n. 2.
- Das Milchstrassenproblem (Le problème de la Voie Lactée). - 1914, n. 3.
- Asher, L. (*Bern*): Die Beziehungen zwischen Struktur und Funktion im tierischen Organismus (Les relations de la structure et la fonction dans l'organisme animal). - 1909, n. 1.
- Bayliss, W. M. (*London*): The functions of enzymes in vital processes (Les fonctions des enzymes dans les processus vitaux). - 1910, n. 4.
- Becher, S. (*Giessen*): Ueber Handlungsreaktionen und ihre Bedeutung für das Verständnis der organischen Zweckmässigkeit (Sur les réactions-actes et leur signification pour l'intelligence de la finalité organique). - 1910, n. 4.
- Bethe, A. (*Strassburg*): Neuere Vorstellungen über die Natur der bio-elektrischen Ströme (Les idées modernes sur la nature des courants bio-électriques). - 1910, n. 3.
- Bohlin, K. (*Stockholm*): Was ist die Milchstrasse? (Qu'est-ce que la voie lactée?). - 1910, n. 4.
- Die veränderlichen Sterne (Les étoiles variables). - 1912, n. 4.
- Bohn, G. (*Paris*): Le psychisme chez les animaux inférieurs. - 1909, n. 1.
- Bonar, J. (*Ottawa - Canada*): Home trade and foreign trade (Commerce intérieur et commerce international). - 1908, n. 4.
- Bonnesen, T. (*Kopenhagen*): La réforme de l'enseignement des mathématiques élémentaires. - 1907, n. 4.
- Borel, E. (*Paris*): Le continu mathématique et le continu physique. - 1909, n. 3.
- Bortkiewicz, L. (*Berlin*): Die statistischen Generalisationen (Les généralisations statistiques). - 1909, n. 1.
- Bottazzi, F. (*Napoli*): La chimica fisica e la fisiologia (Chimie physique et physiologie). - 1909, n. 4.
- Le attività fisiologiche fondamentali. Primo articolo: L'attività nervosa e i processi elementari su cui si fonda (Les activités physiologiques fondamentales. Premier article: L'activité nerveuse et les processus élémentaires qui lui servent de base). - 1914, n. 3.
- Boruttau, H. (*Berlin*): Die innere Sekretion (La sécrétion interne). - 1908, n. 3.
- Bouasse, H. (*Toulouse*): Développement historique des théories de la physique. - 1910, n. 2.
- Boutroux, P. (*Poitiers*): L'évolution des mathématiques pures. - 1909, n. 3.
- Brillouin, M. (*Paris*): Propos sceptiques au sujet du principe de relativité. - 1913, n. 1.

- Brunhes, B. (*Clermont-Ferrand*): La diversité de fortune des deux principes de la thermodynamique. - 1910, n. 1.
- Bruni, G. (*Padova*): Le soluzioni solide (Les solutions solides). - 1908, n. 3.
- La chimica fisica nei suoi rapporti con le scienze biologiche (La chimie physique dans ses rapports avec les sciences biologiques). - 1909, n. 3.
- L'opera di J. H. van't Hoff (L'œuvre de J. H. van't Hoff). - 1911, n. 3.
- Bryan, G. H. (*Bangor*): Diffusion and dissipation of energy (Diffusion et dissipation de l'énergie). - 1909, n. 1 et 2.
- Bugge, G. (*Frankfurt a. M.*): Physikalische Eigenschaften und chemische Konstitution (Propriétés physiques et constitution chimique). - 1914, n. 6.
- Caetani, L. (*Roma*): La funzione dell'Islam nella evoluzione della civiltà (La fonction de l'Islam dans l'évolution de la civilisation). - 1912, n. 3.
- Cardinali, G. (*Bologna*): Le ripercussioni dell'imperialismo sulla vita interna di Roma (Les répercussions de l'impérialisme sur la vie intérieure de Rome). - 1913, n. 3.
- Roma e la civiltà ellenistica (Rome et la civilisation hellénique). - 1913, n. 4.
- Carver, T. N. (*Cambridge - U. S. A.*): The english classical school of political economy (L'école classique anglaise d'économie politique). - 1907, n. 2.
- Diminishing returns and value (Diminution du rendement et de la valeur). - 1909, n. 4.
- Castelnuovo, G. (*Roma*): Il valore didattico della matematica e della fisica (La valeur didactique des mathématiques et de la physique). - 1907, n. 2.
- Il principio di relatività e i fenomeni ottici (Le principe de relativité et les phénomènes optiques). - 1911, n. 1.
- Caullery, M. (*Paris*): La méthode et les critères de la morphologie. - 1908, n. 3.
- Celoria G. (*Milano*): L'opera di Giovanni Schiaparelli (L'œuvre de Giovanni Schiaparelli). - 1911, n. 2.
- Chamberlin, T. C. (*Chicago*): The planetesimal hypothesis (L'hypothèse planétésimale). - 1914, n. 5.
- Chwolson, O. (*St. Petersburg*): Dürfen wir die physikalischen Gesetze auf das Universum anwenden? (Peut-on appliquer les lois de la physique à l'Univers?). - 1910, n. 3.
- Ciamicini, G. (*Bologna*): Problemi e metodi della chimica organica (Problèmes et méthodes de la chimie organique). - 1907, n. 1.
- La fotochimica dell'avvenire (La photochimie de l'avenir). - 1912, n. 6.
- Claparède, E. (*Genève*): La fonction du sommeil - 1907, n. 3.
- Costantin, J. (*Paris*): Les progrès de la culture des fleurs et leur importance pour les théories transformistes. - 1911, n. 3.
- Crommelin, A. C. D. (*Greenwich*): The origin and nature of comets (Origine et nature des comètes). - 1910, n. 2.
- Cuénot, L. (*Nancy*): Théorie de la préadaptation. - 1914, n. 4.
- Cunningham, W. (*Cambridge - England*): Impartiality in history (L'impartialité de l'historien). - 1907, n. 1.
- Darwin, G. H. (*Cambridge - England*): The rigidity of the earth (La rigidité de la Terre). - 1901, n. 2.
- De Boissoudy, J. (*Clermont-Ferrand*): Le problème de la constitution de l'atome. - 1911, n. 4.
- Delage, Y. (*Paris*): La parthénogenèse expérimentale et les propriétés des solutions électrolytiques. - 1907, n. 3.
- De Marchi, L. (*Padova*): Che cos'è la Terra? (Qu'est-ce que la Terre?). - 1907, n. 2.
- Teorie geologiche: come si formano le montagne (Théories géologiques: comment se forment les montagnes). - 1909, n. 4.
- Nuove teorie sulle cause dell'era glaciale (Nouvelles théories relatives aux causes de l'ère glaciaire). - 1911, n. 2.
- De Martonne, E. (*Paris*): Le climat facteur du relief. - 1913, n. 3.
- Demoor, J. (*Bruxelles*): A propos du mécanisme des phénomènes d'irritabilité. - 1909, n. 3.
- Deonna, W. (*Genève*): Qu'est-ce que l'archéologie? - 1914, n. 6.
- Dionisi, A. (*Modena*): Il concetto di malattia (Le concept de maladie). - 1908, n. 2.
- Doelter, C. (*Wien*): Die Anwendung der physikalischen Chemie auf Mineralogie und Geologie (La chimie physique appliquée à la minéralogie et à la géologie). - 1908, n. 1.
- Driesch, H. (*Heidelberg*): Die Physiologie der individuellen organischen Formbildung (La physiologie du développement de la forme organique individuelle). - 1907, n. 2.
- Durkheim, E. (*Paris*): Le dualisme de la nature humaine et ses conditions sociales. - 1914, n. 2.
- Dussaud, R. (*Paris*): Le rôle des Phéniciens dans la Méditerranée primitive. - 1913, n. 1.

- Ebstein, W. (Göttingen):** Zur Geschichte der Entwicklung des Krankheitsbegriffes (Pour l'histoire du concept de maladie). - 1908, n. 1.
- Eddington, A. S. (Greenwich):** Star-Streams (Les courants stellaires). - 1910, n. 3.
- Edgeworth, F. Y. (Oxford):** On the use of differential calculus in economics (De l'usage du calcul différentiel en économie politique). - 1910, n. 1.
- Einhorn, D. (Lemberg):** Archigonie und Deszendenztheorie (Archigonie et théorie de la descendance). - 1914, n. 5.
- Einstein, A. (Zürich):** Zum Relativitätsproblem (Sur le problème de la relativité). - 1914, n. 3.
- Emery, C. (Bologna):** Il polimorfismo e la fondazione delle società negli insetti sociali (Le polymorphisme et la fondation des sociétés chez les insectes sociaux). - 1910, n. 2.
- Le piante formicarie (Les plantes à fourmis). - 1912, n. 4.
- Engelmeyer, P. K. (Moscou):** Heurologischer Wert der technischen Erfindung (La valeur heurologique de l'invention technique). - 1911, n. 3.
- Enriques, F. (Bologna):** Heterodox science and its social function (La science hétérodoxe et sa fonction sociale). - 1907, n. 2.
- Le principe d'inertie et les dynamiques non-newtoniennes. - 1907, n. 3.
- L'università italiana (L'université italienne). - 1908, n. 1.
- La riforma dell'università italiana (La réforme de l'université italienne). - 1908, n. 2.
- Il principio di ragion sufficiente nella costruzione scientifica (Le principe de raison suffisante dans la construction scientifique). - 1909, n. 1.
- Razionalismo e storicismo (Rationalisme et historicisme). - 1909, n. 2.
- La teoria dello stato e il sistema rappresentativo (La théorie de l'état et le système représentatif). - 1909, n. 3.
- La filosofia positiva e la classificazione delle scienze (La philosophie positive et la classification des sciences). - 1910, n. 2.
- Il pragmatismo (Le pragmatisme). - 1910, n. 3.
- I numeri e l'infinito (Les nombres et l'infini). - 1911, n. 1.
- Il problema della realtà (Le problème de la réalité). - 1911, n. 2.
- Matematiche e teoria della conoscenza (Mathématiques et théorie de la connaissance). - 1912, n. 1.
- Il significato della critica dei principii nello sviluppo delle matematiche (La critique des principes et son rôle dans le développement des mathématiques). - 1912, n. 5.
- Enriques, P. (Bologna):** La morte (La mort). - 1907, n. 3.
- — — et **Gortani, M. (Bologna):** La successione degli strati e la teoria dei periodi geologici (La succession des couches et la théorie des périodes géologiques). - 1909, n. 4.
- Fabry, Ch. (Marseille):** La théorie électromagnétique de l'univers. - 1907, n. 4 et 1908, n. 1.
- Fano, Gino (Torino):** La geometria non-euclidea (La géométrie non-euclidienne). - 1908, n. 4.
- Fano, Giulio (Firenze):** Chimica e biologia (Chimie et biologie). - 1907, n. 4.
- Findlay, Alex. (Aberystwith):** Osmotic pressure and the theory of solutions (La pression osmotique et la théorie des solutions). - 1912, n. 4.
- Heterogeneous equilibrium and the phase rule (L'équilibre hétérogène et la loi des phases). - 1913, n. 4.
- Fisher, I. (New Haven, Conn., - U. S. A.):** The « impatience » theory of interest (Une théorie de l'intérêt fondée sur l'impatience). - 1911, n. 2.
- Foa, P. (Torino):** Il significato biologico dei tumori (La signification biologique des tumeurs). - 1908, n. 1.
- Fournier d'Albe, E. E. (Birmingham):** Interstellar space (L'espace interstellaire). - 1913, n. 4.
- Fowler, A. (London):** The chemical unity of the cosmos (L'unité chimique du monde). - 1911, n. 4.
- Francé, R. H. (München):** Das Reaktionsvermögen der Pflanze (Le pouvoir de réaction des plantes). - 1909, n. 4.
- Fredericq, L. (Liège):** De la coordination organique par action chimique. - 1909, n. 2.
- Les moyens de défense physiques et chimiques dans le règne animal. - 1913, n. 4.
- Freud, S. (Wien):** Das Interesse an der Psychoanalyse. I. Teil: Das psychologische Interesse (L'intérêt de la psycho-analyse. Ière Partie: Son intérêt pour la psychologie). - 1913, n. 5.
- Das Interesse an der Psychoanalyse. II. Teil: Ihr Interesse für die anderen Wissenschaften (L'intérêt de la psycho-analyse. IIème Partie: Son intérêt pour les autres sciences). - 1913, n. 6.
- Galeotti, G. (Napoli):** Le teorie sulla immunità (Les théories sur l'immunité). - 1910, n. 1.
- La dottrina degli anticorpi (L'état de nos connaissances sur les anticorps). - 1910, n. 2.

- Gini, C. (Bologna):** Che cos'è la probabilità? (Qu'est-ce que la probabilité?) - 1908, n. 2.
- Giuffrida-Ruggeri, V. (Napoli):** Il pithecanthropus erectus e l'origine della specie umana (Le pithecanthropus erectus et l'origine de l'espèce humaine). - 1907, n. 4.
- Goblot, E. (Lyon):** Le concept et l'idée. - 1912, n. 1.
- Golgi, C. (Pavia):** La moderna evoluzione delle dottrine e delle conoscenze sulla vita. Parte I: I problemi fondamentali bio-fisiologici (L'évolution moderne des doctrines et des connaissances sur la vie. Ière Partie: Les problèmes fondamentaux bio-physiologiques). - 1914, n. 5.
- La moderna evoluzione delle dottrine e delle conoscenze sulla vita. Parte II: I problemi fondamentali psico-fisiologici (L'évolution moderne des doctrines et des connaissances sur la vie, IIème Partie: Les problèmes fondamentaux psycho-physiologiques). - 1914, n. 6.
- Grammont, M. (Montpellier):** Phonétique historique et phonétique expérimentale. - 1912, n. 4.
- Gregory, Y. W. (Glasgow):** The structural and petrographic classifications of coast-types (Les classifications structurelle et pétrographique des types des côtes). - 1912, n. 1.
- Guignebert, Ch. (Paris):** Les origines chrétiennes. - 1910, n. 3.
- L'évolution du christianisme ancien. - 1910, n. 4.
- De Saint Augustin à Pie X. - 1911, n. 1.
- Le dogme de la Trinité. Ière Partie: Les triades primitives et la formule baptismale. - 1913, n. 6.
- Le dogme de la Trinité. IIème Partie: L'évolution des deux triades et les premiers conflits. - 1914, n. 1.
- Le dogme de la Trinité. IIIème Partie: La crise arienne, S. Augustin et le symbole d'Athanas. IVème Partie: Immobilité, décadence et ruine. - 1914, n. 5.
- Günther, S. (München):** Pseudo- und kryptovulkanische Erdbeben (Tremblement de Terre pseudo-et crypto-volcaniques). - 1913, n. 4.
- Haberlandt, G. (Graz):** Ueber Bewegung und Empfindung im Pflanzenreich (Du mouvement et de la sensibilité dans le règne végétal). - 1908, n. 2.
- Hahn, E. (Berlin):** Die Entstehung der Bodenvirtschaft (Les origines de l'économie agricole). - 1911, n. 1.
- Hartog, M. (Cork):** The dynamics of mitotic cell division (La dynamique de la division cellulaire mitotique). - 1907, n. 3.
- Samuel Butler and recent mnemonic biological theories (Samuel Butler et les récentes théories biologiques de la mémoire). - 1914, n. 1.
- Henslow, G. (Bournemouth):** Ecology considered as bearing upon the evolution of plants (L'écologie au point de vue de l'évolution des végétaux). - 1913, n. 2.
- Herbertson, A. J. (Oxford):** The higher units. A geographical essay (Les unités supérieures. Essai géographique). - 1913, n. 5.
- Hertwig, O. (Berlin):** Disharmonische Idioplasmaverbindungen und ihre Folgen (Fusions disharmoniques de l'idioplasma et leurs produits). - 1912, n. 6.
- Herz, N. (Wien):** Die Eiszeiten (Les époques glaciaires). - 1911, n. 1.
- Philosophische Konzeption und mathematische Analyse in der Weltbetrachtung (Conception philosophique et analyse mathématique dans l'observation de l'Univers). - 1911, n. 3.
- Die Entwicklung der Erde (L'évolution de la Terre). - 1912, n. 2.
- Hinks, A. R. (Cambridge):** The measurement of celestial distances (La mensuration des distances célestes). - 1912, n. 3.
- Höber, R. (Kiel):** Die biologische Bedeutung der Kolloide (La valeur biologique des colloïdes). - 1910, n. 1.
- Hoernes, Moriz (Wien):** Die körperlichen Grundlagen der Kulturentwicklung (Les bases structurales du développement intellectuel). - 1910, n. 2.
- Die ältesten Formen der menschlichen Behausung und ihr Zusammenhang mit der allgemeinen Kulturentwicklung (Les plus anciennes formes de l'habitation humaine et leur relation avec le développement général de la civilisation). - 1911, n. 3.
- Ursprung und älteste Formen der menschlichen Bekleidung (Origine et formes les plus anciennes du vêtement humain). - 1912, n. 1.
- Hoernes, Rudolf (Graz):** Die Bedeutung der Paläontologie für die Erdgeschichte (La signification de la paléontologie pour l'histoire de la Terre). - 1911, n. 4.
- Jacobi, H. (Bonn):** Was ist Sanskrit? (Qu'est-ce que le sanscrit?). - 1913, n. 5.
- Janet, P. (Paris):** Le subconscient. - 1910, n. 4.
- Jespersen, O. (Gentofte - Danemark):** Origin of linguistic species (L'origine des espèces linguistiques). - 1909, n. 3.
- Energetik der Sprache (L'énergétique du langage). - 1914, n. 5.

Kapteyn, J. C. (*Groningen*): On the structure of the universe (Sur la structure de l'univers). - 1913, n. 6.

Kidd, B. (*Oxford*): The two capital laws of sociology (Les deux lois fondamentales de la sociologie). - 1907, n. 4 et 1908, n. 1.

Kühnert, F. (*Wien*): Die ideographische Schrift und ihre Beziehung zum Sprachbau im Chinesischen (L'écriture idéographique et les rapports avec la formation de la langue dans le chinois). - 1913, n. 1.

Landry, A. (*Paris*): Les trois théories principales de la population. - 1909, n. 3.

— L'école économique autrichienne. - 1907, n. 3 et 4.

Langdon, S. (*Oxford*): Babylonian magic (La magie babylonienne). - 1914, n. 2.

Langevin, P. (*Paris*): L'évolution de l'espace et du temps. - 1911, n. 3.

Lebedew, P. (*Moscou*): Die Druckkräfte des Lichtes (Les forces de pression de la lumière). - 1910, n. 2.

Le Dantec, F. (*Paris*): Comment se pose la question de l'hérédité des caractères acquis. - 1908, n. 4.

Lehmann, O. (*Karlsruhe*): Scheinbar lebende fließende Kristalle, künstliche Zellen und Muskeln (Cristaux fluides ayant une apparence de vie organique; cellules et muscles artificiels). - 1908, n. 4.

Levi, A. (*Firenze*): Il pensiero scientifico europeo nel secolo decimonono (La pensée scientifique en Europe au XIX siècle). - 1908, n. 4.

Loisy, A. (*Paris*): La critique des évangiles. - 1910, n. 4.

Lorentz, H. A. (*Haarlem*): La gravitation. - 1914, n. 4.

Loria, A. (*Torino*): L'indirizzo storico nella scienza economica (Le point de vue historique dans la science économique). - 1908, n. 1.

Lowell, P. (*Flagstaff, Arizona - U. S. A.*): Mars (Mars). - 1910, n. 1.

Lugaro, E. (*Modena*): Preformismo ed epigenesi nello sviluppo del sistema nervoso (Préformisme et épigénèse dans le développement du système nerveux). - 1910, n. 2.

Mach, E. (*Wien*): Die Leitgedanken meiner naturwissenschaftlichen Erkenntnislehre und ihre Aufnahme durch die Zeitgenossen (Les idées directrices de ma théorie de la connaissance dans les sciences naturelles et l'accueil qu'elles ont reçu des contemporains). - 1910, n. 2.

Maunder, E. W. (*Greenwich*): The « canals » of Mars (Les « canaux » de Mars). - 1910, n. 2.

— The Sun-Spots (Les taches du Soleil). - 1913, n. 1.

Maunier, R. (*Paris*): La sociologie française contemporaine. - 1910, n. 3.

Mazzarella, G. (*Catania*): L'etnologia giuridica, i suoi metodi, i suoi risultati (L'ethnologie juridique, ses méthodes, ses résultats). - 1910, n. 3.

Mecklenburg, W. (*Klausthal i. H.*): Die Lehre von den Elektrolytösungen (La théorie des solutions électrolytiques). - 1913, n. 6.

Meillet, A. (*Paris*): Linguistique historique et linguistique générale. - 1908, n. 4.

— Différenciation et unification dans les langues. - 1911, n. 2.

— L'évolution des formes grammaticales. - 1912, n. 6.

— Le problème de la parenté des langues. - 1914, n. 3.

Miceli, V. (*Palermo*): Gli elementi vivi del diritto (Les éléments vivants du droit). - 1910, n. 4.

Michels, R. (*Torino*): Economia e politica (Économie et politique). - 1914, n. 3.

Mieli, A. (*Roma*): Le teorie delle sostanze nei presocratici greci. I^a Parte: Dalle prime speculazioni fino ad Empedocle (Les théories des substances chez les présocratiques grecs. I^{ère} Partie: Des premières spéculations à Empédocle). - 1913, n. 5.

— Le teorie delle sostanze nei presocratici greci. II^a Parte: Anassagora e gli atomisti (Les théories des substances chez les présocratiques grecs. II^{ème} Partie: Anaxagore et les atomistes). - 1913, n. 6.

Milhaud, G. (*Montpellier*): Cournot et le pragmatisme scientifique contemporain. - 1911, n. 4.

Millosevich, E. (*Roma*): Dalla torre di Babele al laboratorio di Groninga (De la tour de Babel au laboratoire de Groningue). - 1912, n. 5.

Moreux, Th. (*Bourges*): Le Soleil et la prévision des pluies. - 1910, n. 4.

— Où nous entraîne notre Soleil? - 1913, n. 5.

Naville, E. (*Genève*): La méthode scolastique dans la science du langage. - 1913, n. 2.

Nernst, W. (*Berlin*): Sur quelques nouveaux problèmes de la théorie de la chaleur. - 1911, n. 4.

Oppenheimer, F. (*Berlin*): Wesen und Entstehung des Kapitalismus (L'essence et l'origine du capitalisme). - 1908, n. 2 et 4.

— Wert und Mehrwert. I. Teil: Die Monopol-Theorie des Mehrwertes (Valeur et plus-value. I^{ère} Partie: La théorie de monopole de la plus-value). - 1913, n. 2.

— Wert und Mehrwert. II. Teil: Kritik der Marx'sche Theorie des Mehrwertes (Valeur et plus-value. II^{ème} Partie: Critique de la théorie de la plus-value de Marx). - 1913, n. 3.

Ostwald, W. (*Leipzig*): Zur modernen Energetik (De l'énergétique moderne). - 1907, n. 1.

— Der Wille und seine physische Grundlegung (La volonté et sa base physique). - 1911, n. 2.

— Ueber Organisation und Organisatoren. I. Teil: Allgemeine Theorie (De l'organisation et des organisateurs. I^{ère} Partie: Théorie générale). - 1912, n. 5.

— Ueber Organisation und Organisatoren. II. Teil: Moderne Probleme (De l'organisation et des organisateurs. II^{ème} Partie: Problèmes modernes). - 1912, n. 6.

Pareto, V. (*Losanne*): L'économie et la sociologie au point de vue scientifique. - 1907, n. 2.

Pearl, R. (*Orono, Maine - U. S. A.*): Biometrical ideas and methods in biology: their significance and limitations (Les idées et méthodes biométriques en biologie: leur signification et leurs limitations). - 1911, n. 3.

Perozzi, S. (*Bologna*): Socialismo giuridico (Le socialisme juridique). - 1911, n. 3.

— Precetti e concetti nell'evoluzione giuridica (Préceptes et concepts dans l'évolution juridique). - 1912, n. 3.

Pettazzoni, R. (*Roma*): La scienza delle religioni e il suo metodo (La science des religions et sa méthode). - 1913, n. 2.

— Storia del cristianesimo e storia delle religioni (Histoire du christianisme et histoire des religions). - 1914, n. 4.

Picard, E. (*Paris*): La mécanique classique et ses approximations successives. - 1907, n. 1.

Piéron, H. (*Paris*): Le problème de l'orientation, envisagé chez les fourmis. - 1912, n. 5.

Pikler, J. (*Budapest*): Ueber die biologische Funktion des Bewusstseins (Sur la fonction biologique de la conscience). - 1909, n. 2.

Pizzetti, P. (*Pisa*): Le misurazioni fisiche e la teoria degli errori d'osservazione (Les mesurages physiques et la théorie des erreurs d'observation). - 1907, n. 3.

Poincaré, H. (*Paris*): L'avenir des mathématiques. - 1908, n. 3.

— L'évolution des lois. - 1911, n. 2.

— La logique de l'infini. - 1912, n. 4.

— L'espace et le temps. - 1912, n. 5.

Prenant, A. (*Paris*): Les théories physiques de la mitose. - 1913, n. 3.

Pringsheim, E. (*Breslau*): Temperaturstrahlung und Lumineszenz (Rayonnement thermique et luminescence). - 1913, n. 2.

Puiseux, P. (*Paris*): La place du Soleil parmi les étoiles. - 1911, n. 1.

Rabaud, E. (*Paris*): L'évolution tératologique. - 1911, n. 1.

Raffaele, F. (*Palermo*): Il concetto di specie in biologia: I. Avanti e in Darwin; II. La critica post-darwiniana (Le concept d'espèce en biologie: I. Avant et chez Darwin; II. La critique post-darwinienne). - 1907, n. 1 et 2.

Reinach, S. (*Paris*): De l'influence des images sur la formation des mythes. - 1909, n. 2.

Rey, A. (*Paris*): La possibilité d'une méthode positive dans la théorie de la connaissance. - 1909, n. 4.

— L'ostracisme du concept de force dans la physique moderne. - 1912, n. 3.

Riccobono, S. (*Palermo*): L'influenza del cristianesimo nella codificazione di Giustiniano (L'influence du christianisme dans la codification de Justinien). - 1909, n. 1.

Rignano, E. (*Milano*): Le rôle des « théoriciens » dans les sciences biologiques et sociologiques. - 1912, n. 2.

— La mémoire biologique en énergétique. - 1909, n. 3.

— Dell'origine e natura mnemonica delle tendenze affettive (De l'origine et de la nature mnémonique des tendances affectives). - 1911, n. 1.

— Dell'attenzione. I^a Parte: Contrasto affettivo e unità di coscienza (De l'attention. I^{ère} Partie: Contraste affectif et unité de conscience). - 1911, n. 4.

— Dell'attenzione. II^a Parte: Vividità e connessione (De l'attention. II^{ème} Partie: Vividité et connexion). - 1912, n. 1.

— Che cos'è il ragionamento? (Qu'est-ce que le raisonnement?). - 1913, n. 1.

— L'evoluzione del ragionamento. I^a Parte: Dal ragionamento concreto al ragionamento astratto (L'évolution du raisonnement. I^{ère} Partie: Du raisonnement concret au raisonnement abstrait). - 1913, n. 4.

— L'evoluzione del ragionamento. II^a Parte: Dall'intuizione alla deduzione (L'évolution du raisonnement. II^{ème} Partie: De l'intuition à la déduction). - 1913, n. 5.

— Qu'est-ce que la conscience? - 1907, n. 4.

— Il fenomeno religioso (Le phénomène religieux). - 1910, n. 1.

— Le matérialisme historique. - 1908, n. 3.

— Il socialismo (Le socialisme). - 1910, n. 4.

- Righi, A. (*Bologna*): Comete ed elettroni (Comètes et électrons). - 1910, n. 4.
 — La natura dei raggi X (La nature des rayons X). - 1914, n. 1.
 Ritz, W. (*Göttingen*): Die Gravitation (La gravitation). - 1909, n. 2.
 — Du rôle de l'éther en physique. - 1908, n. 2.
 Rosa, D. (*Firenze*): Delle leggi che regolano la variabilità filogenetica (Des lois qui gouvernent la variabilité phylogénétique). - 1908, n. 4.
 — I dilemmi fondamentali circa il metodo dell'evoluzione (Dilemmes fondamentaux touchant la méthode de l'évolution). - 1912, n. 2.
 Rouse, W. H. D. (*Cambridge*): Classical work and method in the twentieth century (Les études classiques pendant le XX^e siècle). - 1908, n. 3.
 Rudzki, M. P. (*Cracovie*): L'âge de la Terre. - 1913, n. 2.
 Russell, B. (*Cambridge*): On the notion of cause (Sur la notion de cause). - 1913, n. 3.
 — The relation of sense-data to physics (Les rapports des données sensorielles avec la physique). - 1914, n. 4.
 Russell, E. S. (*London*): The evidence of natural selection (Les preuves de l'existence d'une sélection naturelle). - 1909, n. 1.
 — Vitalism (Le vitalisme). - 1911, n. 2.
 Rutherford, E. (*Manchester*): The structure of the atom (La structure de l'atome). - 1914, n. 6.
 Sagnac, Ph. (*Lille*): De l'importance relative des faits économiques dans l'évolution historique. - 1909, n. 2.
 — L'esprit et les progrès de la Révolution Française: Ière Partie: Les origines de la Révolution. - 1914, n. 1.
 Sayce, A. H. (*Oxford*): The laws of Babylonia (Les lois de Babylone). - 1912, n. 1.
 Schiaparelli, G. (*Milano*): I primordi dell'astronomia presso i Babilonesi (La naissance de l'astronomie chez les Babyloniens). - 1908, n. 2.
 — I progressi dell'astronomia presso i Babilonesi (Les progrès de l'astronomie chez les Babyloniens). - 1908, n. 3.
 Scialoja, V. (*Roma*): L'arbitrio del legislatore nella formazione del diritto positivo (L'arbitraire du législateur dans la formation du droit positif). - 1910, n. 1.
 Scott, D. H. (*London*): The evolution of plants (L'évolution des plantes). - 1912, n. 5.
 See, T. J. J. (*Mare Island, California, U. S. A.*): The new science of cosmogony (La nouvelle science de la cosmogonie). - 1912, n. 1.
 — The law of nature in celestial evolution (La loi de nature dans l'évolution céleste). - 1914, n. 2.
 Seeliger, H. (*München*): Ueber die Anwendung der Naturgesetze auf das Universum (Sur l'application des lois de la nature à l'Univers). - 1909, n. 4.
 Semon, R. (*München*): Die physiologischen Grundlagen der organischen Reproduktionsphänomene (Les fondements physiologiques des phénomènes organiques de reproduction). - 1910, n. 2.
 Sergi, G. (*Roma*): Lacune nella scienza antropologica (Quelques lacunes dans la science anthropologique). - 1909, n. 3.
 Severi, F. (*Padova*): Ipotesi e realtà nelle scienze geometriche (Hypothèses et réalité dans les sciences géométriques). - 1910, n. 3.
 Sherrington, Ch. S. (*Liverpool*): The « rôle » of reflex inhibition (Le rôle de l'inhibition réflexe). - 1911, n. 2.
 Simmel, G. (*Berlin*): Beiträge zur Philosophie der Geschichte (Quelques considérations sur la philosophie de l'histoire). - 1909, n. 4.
 Smoluchowski, M. (*Lemberg*): Anzahl und Grösse der Moleküle und Atome (Nombre et dimensions des molécules et des atomes). - 1913, n. 1.
 Soddy, F. (*Glasgow*): The parent of radium (Le père du radium). - 1909, n. 2.
 — Transmutation, the vital problem of the future (La transmutation, problème vital de l'avenir). - 1912, n. 2.
 — The periodic law from the standpoint of radioactivity (La loi des périodes envisagée au point de vue de la radioactivité). - 1913, n. 3.
 Solla, R. (*Pola*): Die Pflanzenphysiologie in ihren Beziehungen zu den anderen Wissenschaften (La physiologie végétale et ses rapports avec les autres sciences). - 1907, n. 2.
 Sollas, W. J. (*Oxford*): The evolution of man (L'évolution de l'homme). - 1911, n. 1.
 Sombart, W. (*Breslau*): Die Entstehung der Städte im Mittelalter (L'origine des villes au moyen âge). - 1907, n. 3.
 — Judaismus und Kapitalismus (Judaïsme et capitalisme). - 1912, n. 3.
 — Liebe, Luxus und Kapitalismus (Amour, luxe et capitalisme). - 1914, n. 2.

- Sommerfeldt, E. (*Tübingen*): Grundlagen der theoretischen Kristallographie (Les bases de la cristallographie théorique). - 1907, n. 3.
 Suali, L. (*Pavia*): Esiste una filologia indiana? (Existe-t-il une philologie indienne?) - 1911, n. 4.
 Suess, F. E. (*Wien*): Moderne Theorien der Erdbeben und Vulkane (Les théories modernes sur les tremblements de terre et les volcans). - 1909, n. 3 et 4.
 Supino, C. (*Pavia*): Il carattere delle leggi economiche (Le caractère des lois économiques). - 1907, n. 1.
 Tannery, J. (*Paris*): Questions pédagogiques: L'enseignement secondaire. - 1907, n. 1.
 Thomson, A. (*Aberdeen*): What determines sex? (Qu'est-ce qui détermine le sexe?). - 1912, n. 3.
 — Sex-characters (Les caractères sexuels). - 1914, n. 3.
 Turner, H. H. (*Oxford*): The periodicities of Sun-Spots (La périodicité des taches solaires). - 1914, n. 1.
 Uexküll, J. v. (*Heidelberg*): Die neuen Fragen in der experimentellen Biologie (Nouvelles questions de la biologie expérimentale). - 1908, n. 3.
 Vacca, G. (*Roma*): La scienza nell'Estremo Oriente (La science dans l'Extrême-Orient). - 1912, n. 2.
 Volterra, V. (*Roma*): Il momento scientifico presente e la nuova Società italiana per il progresso delle scienze (Le moment scientifique présent et la nouvelle Société italienne pour l'avancement des sciences). - 1907, n. 4.
 Walden, L. (*Riga*): Ueber das Wesen des Lösungsvorganges und die Rolle des Mediums (Sur la nature du processus de solution et le rôle du solvant). - 1907, n. 4.
 Wallerant, F. (*Paris*): Les liquides cristallisés. - 1907, n. 2.
 Westermarck, E. (*Helsingfors*): The origin of religious celibacy (Les origines du célibat religieux). - 1907, n. 4.
 White, W. H. (*London*): The place of mathematics in engineering practice (La place des mathématiques dans la pratique du génie). - 1912, n. 6.
 Wiesner, J. (*Wien*): Der Lichtbedarf der Pflanze (La quantité de lumière nécessaire à la plante). - 1907, n. 4.
 Xénopol, A. D. (*Jassy*): L'idée de loi scientifique et l'histoire. - 1912, n. 6.
 Zeeman, P. (*Amsterdam*): L'origine des couleurs du spectre. - 1909, n. 1.
 Zeuthen, G. H. (*Kopenhagen*): Quelques traits de la propagation de la science de génération en génération. - 1909, n. 1.
 Ziegler, H. E. (*Jena*): Die natürliche Zuchtwahl (La sélection naturelle). - 1907, n. 1.
 Ziehen, H. (*Frankfurt a. M.*): Die Kultur der Gegenwart (La culture intellectuelle de notre temps). - 1910, n. 1.

“SCIENTIA”, publie aussi des NOTES CRITIQUES sur des sujets d'actualité; des COMPTES-RENDUS sur tous les ouvrages d'intérêt général récemment parus; des REVUES GÉNÉRALES d'Astronomie, de Physique, Chimie, Biologie, Physiologie, Psychologie, Économie et Sociologie; des ANALYSES des articles les plus importants qui paraissent sur les principaux périodiques du monde; et enfin une CHRONIQUE (Congrès et Réunions - Nouvelles diverses) se tenant au courant de tous les événements de haute importance scientifique.

Sommaires des numéros parus en 1915 (9^{ème} année)

Première Livraison - (N. XXXIX) - (Janvier 1915)

A. C. D. Crommelin - *The capture theory of satellites.* — E. Rignano - *Le forme superiori del ragionamento. Parte I^a: Il ragionamento matematico nelle sue fasi del simbolismo diretto e indiretto.*

LA DIRECTION - *L'enquête de « Scientia » sur la guerre.* — L. Lévy-Bruhl - *Les causes économiques et politiques de la conflagration européenne.* — W. J. Ashley - *The economical side of the European conflagration.* — W. Wundt - *Deutschland im Lichte des neutralen und des feindlichen Auslandes.*

Note critique - Comptes rendus - Revues générales - Revue des Revues - Chronique.

Deuxième Livraison - (N. XL)₁ - (Février 1915)

J. Costantin - *Les lois de l'hybridation et l'action du milieu.* — E. Rignano - *Le forme superiori del ragionamento. Parte II^a: Il ragionamento matematico nelle sue fasi di condensazione ed inversione simbolica.*

A. Landry - *Les origines, les causes, les lendemains de la guerre actuelle.* — O. Lodge - *The war from a british point of view.* — G. von Below - *Militarismus und Kultur in Deutschland.*

Comptes rendus - Revues générales.

Troisième Livraison - (N. XL)₂ - (Mars 1915)

F. Frech - *Die Salzseen Anatoliens und ihre Bedeutung für das Problem der Entstehung der Salzstöcke der Erdrinde.* — E. Rignano - *Le forme superiori del ragionamento. Parte III^a: Matematiche e logica matematica.*

V. Pareto - *La guerra e i suoi principali fattori sociologici.* — W. J. Collins - *The Aetiology of the European Conflagration.* — E. Meyer - *Englands Krieg gegen Deutschland und die Probleme der Zukunft.*

Note critique - Comptes rendus - Revue des Revues.

Quatrième Livraison - (N. XLI)₁ - (Avril 1915)

A. Mieli - *La posizione di Lavoisier nella storia della chimica.* — J. W. Gregory - *The reported progressive desiccation of the Earth.*

N. Kostyleff - *Les facteurs psychologiques de la guerre actuelle.* — L. M. Hartmann - *Ueber die Ursachen des Weltkrieges.* — Lujo Brentano - *Die letzten Ursachen des gegenwärtigen Krieges.*

Comptes rendus - Revue des Revues - Chronique.

Cinquième Livraison - (N. XLI)₂ - (Mai 1915)

M. P. Rudzki - *Les théories les plus récentes sur l'origine des continents.* — E. Carnevale - *Democrazia e giustizia penale. Parte I^a: Democrazia e attitudine mentale al giudizio.*

P. Vinogradoff - *The causes of the War.* — J. Andrassy - *Weltkrieg und Weltfreiheit.* — W. L. de Jaworski - *La guerre actuelle au point de vue de la question polonaise.*

Note critique - Comptes rendus - Revue des Revues - Chronique.

La nuova inchiesta di « Scientia », intorno ai grandi problemi internazionali contemporanei

Con l'articolo pubblicato nelle pagine seguenti « Scientia » chiude la serie dei suoi articoli sulle cause della guerra, ma essa non crede tuttavia di poter disinteressarsi delle altre numerose e svariatissime questioni di carattere internazionale, o comunque di grande importanza per tutta l'Europa, cui la guerra ha dato o darà luogo. È infatti sentita la necessità di discutere fin d'ora certi principi, giuridici e politici ad un tempo, che si riferiscono ai rapporti internazionali, e di additarne le conseguenze, prossime e lontane, illuminando così l'opinione pubblica che tanta influenza può esercitare su quei fattori politici che saranno chiamati a gettare le basi della nuova Europa. Ma, anche all'infuori di queste, infinite sono le altre questioni generali d'ordine demografico, etnografico, religioso, economico, giuridico, politico e via dicendo, che sono già sorte o che verranno a sorgere dall'immane conflitto, le quali sarà di supremo interesse, tanto scientifico che pratico, di far studiare dai nostri collaboratori eminenti.

Tutto ciò ci induce a ritenere necessario di aprire una nuova rubrica, sostituendola a quella sulle cause della guerra che oggi viene chiusa, dedicandola appunto allo studio, per quanto possibile obbiettivo e imparziale, di tutte le questioni connesse più o meno direttamente con la guerra stessa, che siano d'ordine internazionale, o che abbiano, in genere, un alto interesse per tutti i paesi del mondo.

E ci auguriamo che in questa rubrica « Scientia » possa, in un avvenire non lontano, prendere a trattare anche la questione che più si confarà all'indole sua, al suo programma, alle sue aspirazioni: quella della ripresa generale dei rapporti internazionali, di quelli scientifici in ispecie, che si avvererà tanto più completa se il conflitto attuale si risolverà in un nuovo assetto dell'Europa che salvaguardi le legittime aspirazioni dei popoli e i principi supremi della giustizia internazionale.

Milano, 1^o Giugno 1915.

LA REDAZIONE DI « SCIENTIA »

R. i.
02.445

EUGENIO RIGNANO

I FATTORI DELLA GUERRA ED IL PROBLEMA DELLA PACE

ESTRATTO DA "SCIENTIA,, Rivista di Scienza

VOL. XVIII, ANNO IX (1915), N. XLII-4



BOLOGNA

NICOLA ZANICHELLI

LONDON

WILLIAMS AND NORGATE

PARIS

FÉLIX ALCAN

LEIPZIG

WILHELM ENGELMANN

I FATTORI DELLA GUERRA

ED IL PROBLEMA DELLA PACE

Nel promuovere un'inchiesta internazionale sulle cause della guerra e nell'invitare i più eminenti scienziati dei diversi paesi, tanto neutri che belligeranti, a una ricerca *obiettiva ed imparziale* di queste cause, « Scientia » sapeva già di andare incontro alla facile critica che, certamente, nessuno o quasi nessuno degli scritti pubblicati sarebbe stato, nonostante l'indubitabile buona fede di ciascun autore, nè obiettivo nè imparziale. Senonchè, non per questo l'imparzialità dell'inchiesta, nel suo insieme, doveva considerarsi come irraggiungibile: siccome si trattava di mettere in luce i vari fattori dal cui concorso la guerra era stata resa inevitabile, bastava che la scelta dei collaboratori fosse fatta equamente fra i diversi Stati e le diverse nazionalità, in ispecie se belligeranti, in modo da essere sicuri che i fattori non messi in rilievo dagli uni, per l'intensità stessa del sentimento che inibiva loro di scorgerli, sarebbero poi stati quelli che il sentimento opposto degli altri avrebbe invece spinto a ricercare ed a scoprire. Anzi,

l'intensità passionale stessa di ciascun autore, e la conseguente, sebbene da lui inavvertita, unilateralità e parzialità della sua investigazione, insieme all'equa scelta dei collaboratori nei più diversi e opposti campi, erano, quasi diremmo, la migliore garanzia che nessun fattore, sia pure d'ordine secondario, sia pure che solo in minima parte avesse contribuito a provocare l'immane conflitto, sarebbe rimasto inosservato: Così i diversi riflettori che nella notte oscura scrutano e frugano ciascuno per conto suo solo questa o quella zona limitata, su di essa esclusivamente convergendo il proprio fascio intenso di luce, finiscono, nel loro insieme, col fare risaltare e mettere in evidenza anche le più minute particolarità del luogo esplorato, di cui molte sfuggirebbero invece alla calma luce meridiana del sole che tutto ugualmente illuminasse il circostante orizzonte.

Il mettere in vista ed in particolare rilievo, uno ad uno separatamente, i diversi fattori della conflagrazione attuale è utilissimo, purchè poi non si cada nell'errore di attribuire quest'ultima all'uno o all'altro esclusivamente, ma invece si riconosca essere essa stata realmente provocata dalla azione concorrente e simultanea di tutti questi fattori uniti insieme. Non giova, infatti, scoprire che questo o quel fenomeno, — p. es., la rivalità imperialistica anglo-germanica, o il « Drang nach Osten » austro-germanico, o via dicendo, — è stato una delle cause che ha spinto al conflitto, se nel tempo stesso non si avverte che un tal fenomeno, senza il concorso degli altri, non sarebbe certo bastato da solo.

Questo ha molta importanza per la questione che tutti assilla se si possa sperare che questa guerra sia veramente l'ultima, o, per lo meno, che ad essa succeda un lungo periodo di pace. Infatti, alcuni dei fattori che hanno concorso a provocarla rimarranno certamente anche in avvenire: se ad essi soli essa fosse dovuta, ci sarebbe allora da disperare; se invece a provocare la conflagrazione attuale è stato necessario il concorso anche di altri fattori, e questi si addimostrino suscettibili di scomparire, ecco che l'animo può aprirsi a più liete speranze.

Occorre pertanto distinguere fra i vari fattori di guerra, anzitutto, quelli che rimarranno certamente o probabilmente anche in seguito da quelli che, eventualmente, potranno invece cessare di esistere; e distinguere, poi, alla loro volta, fra questi ultimi, quelli la cui eventuale scomparsa è sottratta al nostro

arbitrio da quelli l'eliminazione dei quali può dipendere, invece, *sotto certe condizioni*, dalla volontà dell'uomo.

A questo scopo ci basterà passare rapidamente in rassegna i vari fattori che, sia negli articoli della nostra inchiesta, sia nei principali fra i numerosissimi altri scritti apparsi, in ispecie nei paesi belligeranti, dall'inizio delle ostilità ad oggi, sono stati rilevati come avere concorso a determinare il tremendo conflitto attuale.

*
* *

Volendo sintetizzare e riassumere le varie cause della guerra attuale in una formula unica, si può dire che esse non sono che le varie conseguenze o le diverse manifestazioni o le successive fasi dell'antagonismo che si è venuto sempre più accentuando fra la vitalità esuberante d'un dato popolo, tendente alla propria espansione in ogni dove e nei più svariati modi, e la reazione a tale invadenza da parte di altri popoli, i quali, pur non avendo forse più, per loro conto, una forza di espansione di uguale intensità, conservavano tuttavia una capacità di resistenza, sufficiente a contrapporsi all'espansione avversaria.

Se chiamiamo questa forza, tendente alla continua e sempre più larga e più multiforme espansione d'un popolo, col nome di imperialismo, possiamo dire, coll'economista e sociologo svedese Steffen, — tesi, in sostanza, non molto dissimile da quella svolta dal Pareto e dal Vinogradoff su queste colonne, — che l'attuale conflitto è una guerra d'imperialismo, cioè una guerra per la partecipazione della Germania, insieme all'Inghilterra e alla Francia e alla Russia (le tre nazioni europee, fino alla fine del secolo scorso, le più spiccatamente imperialiste), all'impero del mondo.

Non è detto, però che le tendenze alla propria espansione da parte di più popoli contemporaneamente, o la tendenza alla propria espansione da parte degli uni e la contrapposta resistenza da parte degli altri, debbano sempre condurre a forme di antagonismo non risolvibili che colla guerra. Noi, anzi, assistiamo continuamente, sia nell'interno di ciascuno Stato, sia nelle relazioni fra i diversi Stati, ad un'infinità di antagonismi consimili, ancorchè di proporzioni ridotte, tanto economici che di qualsivoglia altra natura, i quali sorgono,

sussistono, si compongono, si riaccendono e si risolvono di nuovo, senza mai esplodere nella forma acuta di guerra. È, dunque, solo per certi particolari risultati cui aveva già condotto questo antagonismo fra alcune delle quattro ora dette potenze imperialistiche, per certi particolari aspetti che esso era venuto via via assumendo, per certe particolari circostanze nelle quali si è trovato a svolgersi, che tale antagonismo è venuto a prendere una via, che all'infuori della guerra non presentava altra possibile uscita.

Uno dei risultati più importanti, cui aveva già condotto, nel 1870-71, il primo urto fra il vecchio imperialismo francese, aspirante a conservare la propria egemonia in Europa, e il nascente imperialismo tedesco, tendente invece a togliergliela, era stato l'annessione alla Germania dell'Alsazia-Lorena. E nessuno v'ha che non riconosca, come hanno mostrato in questa rivista anche il Lévy-Bruhl e l'Havet, essere stato questo risultato uno fra i più potenti fattori, diretto e indiretto, della guerra attuale. L'avanstoria della guerra attuale, osserva giustamente anche un autore tedesco, il Redlich, comincia col l'anno 1870-71.

« L'irreconciliabilità della Francia, scriveva il von Bülow nella sua *Germania Imperiale*, è un fattore del quale noi dobbiamo tener conto nei nostri calcoli politici. Mi fa l'effetto d'una debolezza nutrire speranza in una vera e sincera riconciliazione colla Francia, finchè non avremo l'intenzione di renderle l'Alsazia-Lorena ». — « Finchè la Francia crede di scorgere una possibilità di riprenderci l'Alsazia-Lorena colle proprie forze o con un aiuto straniero, si deve considerare provvisoria e non definitiva la situazione attuale ».

Il solo sentimento dell'orgoglio ferito per la sconfitta subita non sarebbe certo bastato a mantenere perennemente viva l'animosità del popolo francese contro la Germania, tanto più che la Francia repubblicana poteva rigettarne tutta la responsabilità sulla corruzione del secondo impero. Tali ferite all'orgoglio nazionale, se non v'ha altra causa che continui a mantenerle aperte, facilmente si rimarginano in una o due generazioni, in ispecie nei tempi moderni, in cui ai ciechi istinti dei popoli barbari si è sostituita sempre più la motivazione cosciente di ogni atto o sentimento collettivo. Ma era il fatto persistente di tutta una popolazione di sentimenti francesi, soggetta contro il suo più fermo volere al dominio

straniero, manifestante incessantemente la sua aspirazione a riunirsi alla Francia, — aspirazione mantenuta viva e intensificata dalla politica repressiva stessa della Germania, — che non permetteva alla Francia, per il sentimento cavalleresco di questa nazione, per « la singolarità di questo popolo », come osserva il von Bülow stesso, « di anteporre i bisogni spirituali a quelli materiali », di rinunciare alla speranza di liberare un giorno i propri compatriotti oppressi.

Questo che fu, — come hanno riconosciuto, del resto, anche molti ammiratori del Bismarck, rendendone però responsabile più che altri lo stato maggiore prussiano, — il grande errore del Cancelliere di ferro fu anche il mal seme che generò la mala pianta: La Germania, consapevole di questa aspirazione compressa e inestinguibile della Francia, vedeva nel rinvigorismento economico e militare di quest'ultima una continua minaccia contro la propria esistenza; e quale nuova minaccia contro la propria esistenza appariva, alla sua volta, alla Francia, questa preoccupazione della Germania. In tali condizioni di reciproco sospetto, ogni misura precauzionale di difesa dell'una parte, sotto forma di aumento della forza armata, appare ed è effettivamente anche uno strumento ulteriore di offesa, e quindi provoca nuove consimili misure di difesa dalla parte opposta, le quali appaiono e sono effettivamente, alla loro volta, nuovi mezzi di offesa, e così via indefinitamente. Si rende così inevitabile la gara senza fine degli armamenti, che assurge di per sé stessa a fattore non trascurabile di guerra, quando il suo peso diviene troppo grave per le forze economiche dell'una o dell'altra parte.

Quando poi l'aspirazione persistente alla ripresa dell'Alsazia-Lorena, e, ad un tempo, la sua preoccupazione per la popolazione rapidamente crescente della Germania che le rendeva impossibile di continuare a competere con essa nel numero degli uomini sotto le armi, spinsero la Francia, nel 1891, all'alleanza colla Russia, la Germania divenne più che mai preoccupata di avere così provocato alla gara degli armamenti una potenza a lei altrettanto superiore nelle riserve di uomini quanto essa era superiore alla Francia. Finchè, coll'avvicinarsi anche dell'Inghilterra alla Francia e alla Russia, e col costituirsi, nel 1907, della Triplice Intesa, sorse per la Germania l'incubo dell'accerchiamento, che, si può dire, più non le ha dato requie. Da allora, dice un autore tedesco, il von

Liszt, « il pericolo di guerra si librò sull'Europa come una nube minacciosa ».

La tesi tedesca, rappresentata nella nostra inchiesta dal Meyer, dal Brentano e dall'Hartmann, secondo la quale un tale accerchiamento sarebbe stato esclusivamente il prodotto diabolico della politica inglese, implica, non la negazione, ma la conferma, della grande importanza che vi ha avuto anche il fattore dell'Alsazia-Lorena. Ed invero, se, come sostiene la dichiarazione dell'ottobre scorso degli storici della Università di Bonn, l'Inghilterra è riuscita « ad unire tutte le inimicizie avverse alla Germania sotto la propria direzione », ciò prova che queste inimicizie già esistevano. Ove il 1870-71 non avesse lasciato lo strascico dell'Alsazia-Lorena, si può dubitare se l'accerchiamento della Germania, per opera dell'Inghilterra, sarebbe stato possibile.

Viceversa, è anche vero che se non ci fosse stato che questo fattore dell'Alsazia-Lorena, neppure in tal caso questo accerchiamento sarebbe stato possibile. All'uopo è occorsa l'opera concomitante di altri fattori, fra cui, in primissima linea, la rivalità imperialistica anglo-germanica.

Già prima della guerra, ma in ispecie dopo lo scoppio di essa, un'infinità di studi avevano ed hanno richiamata l'attenzione sullo sviluppo industriale e commerciale meraviglioso dell'impero germanico e sull'antagonismo economico che ne era conseguito coll'Inghilterra.

La ragione per la quale, in una data epoca, lo sviluppo economico avviene più rapido in alcuni paesi e, in altra epoca, in altri, può forse trovarsi nel fatto che le varie fasi o forme dell'evoluzione produttiva si attagliano, nel loro succedersi, ora maggiormente a certi popoli e ora a certi altri, a seconda delle qualità psichiche e delle abitudini morali che esse richiedono da parte della classe produttrice. Mentre il regime della sfrenata libera concorrenza fra singole imprese isolate, industriali e commerciali, meglio si confaceva alle tendenze individualistiche e alla mentalità sintetica della razza anglo-sassone; il regime modernissimo, invece, non solo della grande industria, bensì soprattutto della grande organizzazione industriale e commerciale, a nessun popolo poteva meglio convenire che al tedesco, pel suo spirito di disciplina e di organizzazione, forse in gran parte dovuto alla sua mentalità prevalentemente analitica. Così, è in Germania che i sindacati e i cartelli, indu-

striali e commerciali, hanno preso uno sviluppo non raggiunto in nessuna altra parte del mondo, neppure forse negli Stati Uniti; è in Germania che si è iniziata la più stretta cooperazione delle banche coll'industria, la diretta partecipazione delle prime nelle società industriali e commerciali per azioni, il che ha permesso, da una parte, che le grandi banche assumessero l'alto controllo e coordinamento di tutta quanta la grande produzione del paese, e, dall'altra, che il loro finanziamento generoso permettesse l'introduzione incessante nell'industria di continui e costosi perfezionamenti tecnici; è in Germania, infine, che hanno dato i loro più felici risultati l'intima collaborazione della scienza coll'industria e la perfetta preparazione professionale, industriale e commerciale, sia da parte degli operai e degli impiegati semplici esecutori che da parte dei dirigenti, ciò che ha permesso l'accrescimento della produttività di lavoro delle maestranze, e, nel tempo stesso, lo studio metodico e minuto dei mercati da conquistare, dei bisogni e dei gusti più svariati dei rispettivi clienti, condizione prima per riuscire a diffondere ovunque i propri prodotti.

Senonchè, con tale svilupparsi rigoglioso della grande e della grandissima industria sorse impellente il bisogno della conquista continua ed incessante di mercati stranieri sempre nuovi. Erano tali, anzi, le proporzioni che aveva ormai raggiunto in questi ultimi anni l'industria tedesca, che si poteva dire, come rileva in un suo accurato studio il Prato, che essa fosse organizzata « in vista della fornitura del mondo intero ».

Da ciò la grande rivalità economica fra la Germania e l'Inghilterra, per l'invasione da parte della prima dei vari mercati mondiali fino allora sfruttati quasi esclusivamente dalla seconda.

È su questa rivalità economica anglo-germanica, sulla « gelosia » inglese, come fattore di guerra, che insistono concordemente tutti gli scrittori tedeschi. A parer nostro, però, essa, non solo non è certo l'esclusivo fattore che ha spinto alla conflagrazione attuale, ma, finchè semplicemente tale, cioè finchè non ancora assunta a rivalità imperialistica, non ne è nemmeno uno dei fattori principali. Lo stesso Adolfo Wagner, che è uno dei tanti che svolge questa tesi, riconosce che non era la sola Germania a fare concorrenza all'Inghilterra. Un consimile conflitto commerciale esisteva già da tempo, p. es., fra l'Inghilterra e gli Stati Uniti, nè era riuscito a turbare le

relazioni più cordiali fra i due paesi. Nè vale la spiegazione, del Wagner stesso, che questa invidia si portava specialmente sulla Germania perchè era l'ultima venuta. Che la concorrenza tedesca poi non fosse così disastrosa per l'Inghilterra da spingerla alla guerra sta a dimostrarlo anche il fatto che il commercio mondiale inglese aveva raggiunto negli ultimi anni cifre altissime ed era sempre in aumento. Inoltre, una certa divisione di lavoro, come dimostra il Carli, si era già istituita e si accentuava sempre più fra le due concorrenti, la Germania esportando specialmente l'*outillage* e i materiali sussidiari dell'industria (macchine, manufatti metallici in genere, prodotti metallurgici e chimici), e l'Inghilterra i manufatti già pronti per il consumo, in specie quelli tessili.

Senonchè, per la produzione tedesca in febbrile continuo aumento, la conquista dei nuovi mercati, per via della semplice offerta di merci in concorrenza con quelle degli altri paesi esportatori, procedeva relativamente troppo lenta; e più lenta che mai là dove, per essere il mercato d'esportazione un paese esso stesso a produzione capitalistica già sviluppata, si trattava di vincere e cacciar via le stesse industrie nazionali. Il ricorrere che la Germania faceva, in questi paesi, al *dumping* (cioè alla vendita delle proprie merci, in tali mercati, al di sotto del loro costo di produzione) — sistema che per la sua stessa natura non può rivestire che carattere provvisorio e che essa era ormai costretta invece a rendere permanente — stava a denotare un sempre maggiore squilibrio fra la sua potenzialità di produzione e la sua possibilità di smercio.

Le occorreano perciò mercati aperti a lei sola, cioè dai quali essa di diritto potesse escludere ogni altro concorrente. Nè le bastava il semplice smercio dei prodotti. Non meno importante era per lei anche il rifornimento abbondante e a buon mercato delle materie prime per le sue industrie, le metallurgiche in specie. Ma soprattutto le premeva di assicurarsi luoghi di possibile esportazione per i suoi capitali esuberanti, che dalla propria industria interna, già pletorica, più non potevano venire assorbiti, e che minacciavano, per l'ulteriore ormai difficile accrescimento delle proporzioni fra capitale tecnico e capitale salari, di abbassare ancora maggiormente il tasso già non più troppo alto del profitto.

Diveniva così sempre più importante, anche per la produzione capitalistica tedesca, l'acquisto di colonie: sia la piena

presa di possesso di territori politicamente ancora disponibili, sia la conquista politica larvata di Stati, quali l'Impero Ottomano, che per lo sviluppo economico-politico molto arretrato si prestavano egregiamente, a mezzo di « concessioni » minerarie, agricole, ferroviarie e via dicendo — tutte con inerente carattere monopolistico — a divenire i più adatti campi di sfruttamento per i capitali esuberanti da esportare, e, in via sussidiaria ma non secondaria, i migliori mercati di smercio di prodotti e di rifornimento di materie prime.

Da ciò, dunque, l'aspirazione imperialistica della Germania al possesso d'un dominio coloniale, dovuta alle stesse cause economico-capitalistiche che alla tendenza medesima avevano già spinto l'Inghilterra e, in proporzioni minori, anche la Francia.

Di queste aspirazioni ad un'espansione coloniale la Germania non faceva certo mistero. « La guerra — scriveva il generale Bernhardt nel suo ormai famoso libro: *La Germania e la prossima guerra* — è inevitabile, perchè la Germania ha bisogno di sbocchi per la sua industria. Siccome è certo che i suoi vicini non le cederanno spontaneamente le loro possessioni, bisogna bene prenderle loro colla forza ». Il prof. Delbrück, in un'intervista concessa al « Daily Mail », dichiarava che la Germania non aveva avuto la sua parte nella spartizione del mondo e che le potenze, e soprattutto l'Inghilterra, si rifiutavano sempre di riconoscere le giuste domande della Germania. Verso la fine di giugno 1914 (poco prima dell'attentato di Serajevo) la « Post », il grande giornale conservatore, scriveva: « C'è un mezzo ben semplice di evitare il pericolo di guerra. La Triplice Intesa tenga conto delle nostre aspirazioni mondiali le più pressanti e non metta più ostacoli all'espansione delle nostre colonie. Questo desiderio di accrescimento è aumentato presso il popolo tedesco sì energicamente che gli ostacoli che ci oppone la Triplice Intesa divengono ormai insopportabili. Se alla nostra forza di espansione si toglie la possibilità di farsi strada, ci forzeranno inevitabilmente a tirar fuori la spada, e guai allora ai vinti ».

Ad appoggiare queste sue aspirazioni imperialistiche, la Germania credette necessaria la creazione di una potente marina da guerra, sia che questa dovesse servirle per la conquista e la conservazione di quei territori transoceanici ancora politicamente disponibili, e che essa in parte effettivamente si prese

iniziando così il suo dominio coloniale, sia che con essa mirasse alla eventuale futura conquista, se non addirittura dei domini britannici, per lo meno di quelle colonie ancora in possesso di piccoli Stati europei, specialmente di alcuni fra questi che si trovavano in piena decadenza.

Il fatto che le aspirazioni imperialistiche della Germania si urtavano fatalmente nella spartizione ormai avvenuta di tutto il globo, nella quale alla Germania, venuta ultima nella lizza, era toccata una porzione non proporzionata nè ai suoi bisogni nè alla sua potenza effettiva, e l'altro della creazione d'una flotta da guerra da parte della Germania, il cui scopo, effettivo o presumibile, era quello di abbattere colla forza quest'ostacolo, furono causa del sorgere di quell'importantissimo fattore di guerra, costituito dall'inquietudine che la politica germanica destava in Inghilterra. Non già la « gelosia » per la semplice concorrenza economica della Germania, sibbene la minaccia all'impero britannico, costituita dalle aspirazioni imperialistiche di quest'ultima, appoggiate da una marina da guerra sempre più potente, fu la causa della cosiddetta politica inglese d'accerchiamento, che spinse l'Inghilterra, previa sistemazione di tutte le questioni ancora pendenti colla Francia nel 1904 e colla Russia nel 1907, a stringere con esse la Triplice Intesa. Precauzione, questa, tanto più indispensabile che la flotta germanica minacciava, non soltanto l'impero britannico, ma l'esistenza dell'Inghilterra stessa, costretta ad approvvigionarsi in grandissima parte per la via del mare.

Sull'inquietudine sempre crescente che destava in Inghilterra l'aumento della flotta tedesca insiste molto anche lo stesso von Bülow nella sua *Germania Imperiale*. Dal canto loro, le misure precauzionali politiche dell'Inghilterra generarono nella Germania l'incubo appunto dell'accerchiamento. Poichè, per le alleanze, avviene come per gli armamenti, in cui ogni misura precauzionale difensiva è nel tempo stesso anche offensiva.

Il primo risultato tangibile della Triplice Intesa nei riguardi della Germania fu l'esclusione completa e definitiva di quest'ultima, a rischio per ben due volte d'una guerra europea, dal Marocco, che era si può dire la penultima *res nullius*, veramente importante, alla quale le insaziabili aspirazioni coloniali della Germania stessa potessero ancora rivolgersi.

Fu forse tale esclusione un errore per la causa della pace europea, perchè, per la grande delusione e la viva irritazione

che lasciò in tutto l'impero, contribuì più di qualsiasi altro fatto a generare, nelle classi governanti e nei circoli imperialistici di quest'ultimo, la persuasione non potere ormai la Germania soddisfare le sue aspirazioni imperialistiche che colla conquista di colonie altrui; fu essa, ad ogni modo, che ribadì presso queste classi governanti e questi circoli imperialistici la ferma risoluzione di non lasciarsi per lo meno scappare, a nessun costo, l'ultima *res nullius* ancora restante, e veramente d'importanza eccezionale, costituita dall'Impero Ottomano.

In questa aspirazione alla larvata conquista politica e alla effettiva conquista economica dell'Impero Ottomano — ottimo, sia nella parte Europea che nell'Asiatica, come mercato di smercio per certi prodotti, e, nella parte Asiatica dell'Anatolia e della Mesopotamia, ottimo sopra tutto come luogo di rifornimento di materie prime agricole e metallifere e come campo di sfruttamento dei capitali da esportare — la Germania aveva trovato il suo più valido appoggio e il suo più prezioso strumento nella politica estera dell'Austria, tutta impernata nel suo « Drang nach Osten ». L'Impero Austro-Ungarico, col suo prolungamento costituito dalla penisola Balcanica, colle ferrovie di quest'ultima che si può dire si allacciavano colla Bagdadbahn, costituiva, infatti, il gran ponte che univa la Germania a questo suo grande campo di sfruttamento, rappresentato da Costantinopoli e dall'Asia Minore. Nulla, nel tempo stesso, aveva la Germania da temere economicamente dall'Austria, a produzione capitalistica relativamente arretrata, povera di capitali da esportare, priva ormai di alcuna notevole capacità di espansione propria.

Era quindi interesse della Germania che l'Austria acquistasse e conservasse l'egemonia nella penisola Balcanica, col mantenere sotto la sua influenza e protezione i piccoli Stati Balcanici indipendenti, coll'annessione, se necessaria al proprio consolidamento politico nei Balcani, della Bosnia-Erzegovina, eventualmente anche coll'acquisto di quell'importante sbocco commerciale sul Mediterraneo, costituito da Salonico, il quale agli effetti pratici sarebbe stato uno sbocco più per la Germania che per l'Austria. Nel tempo stesso era però necessario che queste parziali manomissioni dell'Impero Ottomano non ne provocassero lo sfacelo completo. Anzi, sotto questo rispetto, l'Austria doveva costituire il naturale baluardo contro la Russia, la quale, colle sue mire su Costantinopoli, rappre-

sentava la maggiore minaccia per questa preziosa colonia di sfruttamento, che la Germania poteva sperare di fare sempre più sua solo al patto che l'Impero Ottomano persistesse nella sua forma esteriore di Stato indipendente.

Ma altre forze, oltre le mire russe su Costantinopoli, minavano la Turchia, cioè le nazionalità slave non riuscite ancora, ma aspiranti sempre più irresistibilmente, a scuotere il giogo ottomano. Rispetto ad esse, la Germania poteva tanto più contare sull'opera dell'Austria, in quanto che, se all'elevamento già avvenuto a Stati indipendenti di una parte di queste nazionalità slave, si fosse aggiunto, in seguito allo sfacelo dell'Impero Ottomano, il loro successivo ingrandimento e rafforzamento, essi avrebbero costituito — come già con mirabile intuito aveva predetto Mazzini — altrettanti irresistibili centri di attrazione per le nazionalità medesime soggette all'Austria, la quale così dallo sfacelo della Turchia si vedeva minacciata di sfacelo essa medesima.

Senonchè, questa politica austro-germanica, tendente, onde preservare dallo sfacelo tanto l'Impero Ottomano che l'Austria stessa, ad impedire l'accrescimento e il rafforzamento dei piccoli Stati Balcanici, trovava il suo perfetto contrapposto nella politica russa, la quale, servendosi delle aspirazioni degli Stati Balcanici alla propria integrazione, tendeva invece a scalzare l'Impero Ottomano stesso, per aprirsi così, collo sfacelo di quest'ultimo, la via libera al mare.

Non era certo, infatti, la concorrenza economica sul mercato balcanico che costituiva il fondamento della rivalità austro-russa. La Russia, esportatrice soltanto di materie prime, in ispecie di cereali, non avrebbe potuto sostituirsi in nessun modo all'Austria nei manufatti che quest'ultima forniva alle popolazioni Balcaniche. Ma appunto l'importanza stessa di tale sua esportazione di materie prime e di cereali, la loro esportabilità, dato il loro alto peso, solo per via del mare, e l'essere il Bosforo l'unica via per la quale era costretta a passare quasi tutta questa esportazione, rendevano di vitale interesse per la Russia di assicurarsi la libertà di questo passaggio in ogni e qualsiasi evenienza. Il panslavismo, che, col propugnare l'aiuto fraterno a tutti i popoli Balcanici slavi agitantisi per la loro indipendenza, doveva servire da leva per rimuovere l'ostacolo turco, altro non era che l'ideologia in cui veniva spontaneamente a riflettersi questo movente politico-economico della Russia.

Tutti gli avvenimenti politici svoltisi in questi ultimi tempi nella penisola Balcanica non sono, si può dire, che i successivi e diversi aspetti che riveste un tale contrasto insanabile fra le aspirazioni russe su Costantinopoli e le aspirazioni austro-germaniche sull'Impero Ottomano.

L'epoca degli ultimi gravi perturbamenti Balcanici s'inizia coll'annessione nel 1909 della Bosnia-Erzegovina da parte dell'Austria, preoccupata delle sorti che queste provincie, ad essa affidate nel 1878 dal Congresso di Berlino, potevano subire in seguito alla rivoluzione Giovane Turca e alle tendenze di riscossa nazionalistica ottomana che quest'ultima stava a rappresentare. Quest'annessione fu la prima spinta allo svolgersi di tutti i perturbamenti ulteriori. Essa, infatti, precludendo per sempre la via alle aspirazioni della Serbia al proprio completamento nazionale, venne a creare una specie di Alsazia-Lorena Balcanica, e rinfocolò di conseguenza le sopite agitazioni pan-serbe. Nel tempo stesso, essa costituì una sconfitta ed una umiliazione politica per la Russia, che indusse quest'ultima, per cercare di riprendersi la sua rivincita, ad appoggiare ed istigare queste aspirazioni ed agitazioni sempre più decisamente. Nei riguardi d'ordine ancora più generale, essa fu la dimostrazione del poco conto in cui il gruppo austro-germanico teneva i trattati e le convenzioni internazionali; e costituì un precedente di vittoria politica, ottenuta in seguito all'aver « gettato, come si esprime il von Bülow stesso, la spada tedesca sulla bilancia delle decisioni Europee », che rinsaldò la fiducia della Germania nella politica delle minacce.

L'accentuazione della politica panslavistica russa, per rifarsi d'un tale scacco, riuscì alla conclusione dell'alleanza fra gli Stati balcanici e, nel momento opportuno per la guerra italo-turca, alla loro guerra contro la Turchia. La loro completa vittoria contro quest'ultima fu un gravissimo colpo per la politica austro-germanica. Questa cercò invano di pararlo colla seconda guerra balcanica, dovuta alle incitazioni dell'Austria alla Bulgaria a gettarsi sugli alleati del giorno prima. Il successo delle armi serbo-greche non fece che accrescere il prestigio e l'estensione della Serbia. Il successo di essere riuscita, nella conferenza di Londra, a privare la Serbia stessa, mediante la creazione dello Stato albanese, di un proprio sbocco sull'Adriatico, non rappresentò che un ben magro compenso per la politica austro-germanica e fu causa, nel tempo mede-

simo, di una più acuta irritazione della Serbia contro l'Austria e di un maggiore inasprimento dei rapporti fra quest'ultima e la Russia.

Il risultato finale di tutte queste lotte — se l'Austria avesse lasciato che si consolidasse — minacciava di far naufragare per sempre le aspirazioni austriache all'egemonia balcanica e al possesso di Salonico; mentre, per l'influenza accresciuta della Russia e il grande indebolimento dell'Impero Ottomano, anche la Germania vedeva minacciata la sua grande colonia *in fieri* costituita da quest'ultimo. A questo si aggiunge lo stato di profondo malessere dell'Austria, che sempre più si rendeva insostenibile, per la continua minaccia delle agitazioni pan-serbe e per la conseguente mobilitazione permanente cui l'Austria si vedeva costretta e che ne esauriva le già scarse risorse finanziarie.

Riassumendo: tensione franco-germanica per l'Alsazia-Lorena, tensione anglo-germanica per le aspirazioni imperialistiche della Germania minaccianti l'impero britannico e la stessa Inghilterra, tensione fra il gruppo austro-germanico da una parte e la Russia dall'altra per la grave minaccia che il nuovo assetto balcanico, favorito dalla Russia, rappresentava per le aspirazioni austro-germaniche sulla *res nullius* Ottomana, tensione generale, infine, per la reciproca minaccia che ciascun gruppo di alleati rappresentava per l'altro: erano queste le forze che sempre più intensamente spingevano alla guerra.

Senonchè, nei nostri paesi civili, a produzione capitalistica sì sviluppata, a rapporti ed interessi economici internazionali sì molteplici e sì imponenti, enormi sono le resistenze che si oppongono a che le forze che spingono alla guerra riescano effettivamente a farla scoppiare. E condizione affinchè la guerra, malgrado tutto, non scoppi è che quanto più le pressioni sono forti tanto maggiori siano le resistenze, sì come quanto più alta è la pressione del vapore tanto più resistente occorre che sia la parete della caldaia. Le pressioni spingenti alla guerra erano, come abbiamo ora visto, alla vigilia del delitto di Serajevo, veramente grandissime; le resistenze ad esse erano diverse nei diversi Stati che poi nella guerra furono travolti.

Queste resistenze in senso pacifico erano grandi in Francia e in Inghilterra, paesi profondamente democratici; erano mi-

nori nell'Austria e nella Russia, ad onta delle sfavorevoli condizioni economiche e finanziarie e di politica interna di questi due Stati, per la maggiore influenza ivi esercitata dalla casta militare sul governo, non controbilanciata sufficientemente, in questi due paesi a regime costituzionale solo nominale, dall'influenza opposta delle classi industriali, commerciali, e popolari in genere; ma ancora minori erano indubitatamente in Germania.

Due ideali di governo, scrivono il Lodge e il Collins nei loro articoli pubblicati in questa rivista, stanno fra loro in conflitto in questa guerra: L'ideale inglese di una repubblica di nazioni libere, di diversa grandezza e di diversa potenza, collaboranti insieme per spontaneo consenso al bene e al progresso dell'umanità; e l'ideale prussiano di un unico Stato, dominatore di tutti gli altri, che intende imporre dispoticamente i suoi costumi, le sue dottrine e la sua coltura su tutto il resto del mondo.

Per quanto esagerato possa essere il quadro che gli scrittori inglesi fanno del dispotismo prussiano e della sua tendenza a concepire i rapporti fra gli altri Stati e la Prussia alla stessa stregua di quelli che esso considera dovere sussistere fra i singoli individui e lo Stato, tuttavia sta il fatto che l'Inghilterra e la Prussia rappresentano i due tipi di società opposti che Herbert Spencer chiamava il tipo industriale e il tipo militare.

A produrre questa divergenza sostanziale nei due modi di concepire i rapporti fra l'individuo e lo Stato molto hanno contribuito le diverse condizioni geografiche dei due paesi: chè mentre il tipo di Stato il più individualistico e il più liberale di tutta Europa si è sviluppato precisamente nel paese a frontiere naturali le meglio conformate a salvaguardarlo dalle invasioni nemiche, il tipo opposto, militarista e coercitivo, si è venuto invece formando là dove non esisteva alcuna frontiera naturale del tutto.

Infinita, infatti, come è noto, è la serie delle lotte che la Prussia, antica colonia sassone stabilitasi su territorio slavo, dovette continuamente sostenere, per difendersi o per espandersi, non aiutata mai nella sua difesa e non fermata mai nella sua espansione da nessuna di quelle barriere che la natura si spesso ha posto a segnare i confini degli Stati. Il suo alto spirito guerriero ne fu la naturale conseguenza. Mentre nell'oc-

cidente e nel mezzogiorno della Germania i piccoli Stati e le città libere coltivavano pacifici le industrie e i commerci e portavano al più alto splendore la vita intellettuale tedesca, la Prussia, intanto, — « Stato rude e assolutamente prosaico di soldati e di funzionari », come lo definisce il von Bülow, — curava e perfezionava la costituzione d'un forte Stato a tipo militare e burocratico. « Nell'occidente e nel mezzogiorno, scrive ancora questo autore, fu creato lo spirito tedesco, in Prussia si formò lo Stato tedesco ». La riunione di tutti gli Stati e Staterelli, in cui era smembrata la Germania, in un unico impero, non poteva essere fatta che dalla Prussia, in quanto appunto essa era, come osserva lo stesso von Bülow, Stato militare e burocratico; e della Prussia l'impero germanico fu, come altri ha detto, il capolavoro.

L'inevitabile conseguenza, data la costituzione dell'impero germanico studiata da Bismarck in modo da assicurare il predominio della monarchia militare prussiana su tutti gli altri Stati germanici, fu la « Prussianizzazione » graduale di tutto l'impero; cioè a dire, l'estendimento del militarismo prussiano, il trapiantamento dei metodi prussiani di eccessiva regolamentazione burocratica, e l'infiltrazione delle idee e dei sentimenti prussiani, in ispecie il culto fanatico dello Stato, in tutto il resto della Germania. La quale opera fu grandemente facilitata dalla stessa disciplina « innata » dei tedeschi, cui eleva un inno il von Bülow, alla quale essi sono predisposti dal loro stesso spirito analitico, e dal loro conseguente particolarismo, che impedisce loro ogni indipendenza di giudizio in tutte le questioni appena appena al di fuori della loro rispettiva ristretta specialità.

A quest'opera della Prussia, tendente a plasmare a sua immagine e somiglianza tutta quanta la Germania, si aggiungeva intanto quel movimento imperialistico che era l'espressione dell'aspirazione tedesca a un proprio dominio coloniale. Sorgeva, si diffondeva e incontrava sempre più il favore generale quella letteratura irrequieta e belligera, dei Treitschke, dei Bernhardi e dei loro seguaci, che inneggiava alla forza, che nella sola forza faceva risiedere il diritto dei popoli alla propria esistenza, che allo Stato assegnava quale sua funzione suprema il mantenimento e l'accrescimento della sua forza, che glorificava la guerra quale mezzo precipuo per uno Stato di accrescere la sua potenza nel mondo, che, fiera della grande

prosperità e dei successi e progressi meravigliosi dell'impero in tutti i campi sociali, esaltava il popolo Germanico come l'eletto chiamato da Dio a diffondere la vera civiltà in tutto il mondo. Letteratura paradossale e megalomane, — ribucinata poi in tutti i toni dagli infiniti manifesti, dagli opuscoli di propaganda, dai periodici speciali delle sì numerose leghe per l'esercito, per la flotta, per il pangermanesimo, e via dicendo, — della quale hanno saputo profittare mirabilmente, in questi mesi di guerra, gli avversari della Germania per alienarle le simpatie di tutto il mondo, e che costituisce la più brillante conferma della tesi del Materialismo storico, essere la superstruttura ideologica d'un paese non altro che il riflesso dei rispettivi rapporti e bisogni economici. Superstruttura ideologica e stato d'animo collettivo derivatone, le cui conseguenze sulla condotta della Germania verso i piccoli Stati neutrali e sul suo modo di condurre la guerra sono state esposte su queste colonne dal Landry.

Questo militarismo prussiano e questo infatuamento nazionalistico-imperialistico non erano contrastati dalla classe intellettuale, per l'asservimento all'uno e all'altro da parte delle Università e della scienza ufficiale, malgrado l'antica gloriosa tradizione liberale delle prime, che ne aveva sempre fatto dei focolai di ribelle agitazione di nuove idee e dei centri di coltivazione e di irradiazione dell'ideale della solidarietà internazionale. Essi non erano combattuti neppure dai ceti più interessati alla pace, per la convinzione, in tutti, che la invincibile preparazione militare dell'impero avrebbe con strepitose vittorie condotto sollecitamente a termine la guerra, che questa era ormai inevitabile per riparare ai numerosi insuccessi coloniali della diplomazia tedesca, che conveniva, ad ogni modo, di farla prima che fosse la Triplice Intesa a scegliere il momento di attaccare, per essa il più opportuno. Essi non erano a sufficienza controbilanciati, infine, nè dalle infiacchite tendenze democratiche, rappresentanti della media e piccola impresa in via di scomparire, nè dall'antimilitarismo e internazionalismo del partito socialista stesso, il quale, come osserva il Michels, da mezzo per raggiungere un dato scopo, divenuto scopo a sè stesso, aveva ormai perso ogni energia combattiva. Tutto ciò non faceva che diminuire ogni giorno più, presso l'opinione pubblica e presso le classi governanti, quelle resistenze alla guerra, le quali, altrimenti, in un paese a produ-

zione capitalistica si sviluppata ed a rapporti internazionali si ingenti, sarebbero state invece insuperabili. Quindi, nel momento in cui la pressione alla guerra, per le rivalità politico-economiche sopracennate fra il gruppo austro-germanico e gli Stati della Triplice Intesa, era al suo massimo, ben deboli erano ormai, — proprio nello Stato, nel quale, pel sommarsi delle varie tensioni, tale pressione alla guerra era più forte, — le resistenze che dovevano impedirne lo scoppio.

Il delitto di Serajevo, indice della situazione divenuta ormai insostenibile del gruppo austro-germanico nei Balcani, fu il piccolo urto che alle ultime resistenze dette il crollo finale.

*
* * *

Esaminati così, in via sommaria e quasi direi schematica, i principali fattori che hanno concorso a fare scoppiare la conflagrazione attuale, dobbiamo ora proporci, come domandava il nostro appello all'inchiesta, di dedurre da questa analisi *se, sotto quali condizioni, e in quali modi* la guerra attuale potrà preservarci per sempre, o, almeno per lunghissimo tempo, da altre guerre future.

Contrariamente alla dottrina fatalista Marxista, secondo la quale i fatti sociali e il corso della storia si svolgerebbero, per così dire meccanicamente, all'infuori di ogni influenza umana, quale imprescindibile e cieca conseguenza della sola evoluzione economica, sta il fatto, invece, come in altri studi abbiamo cercato di dimostrare, che l'efficacia determinativa, in quanto fattore sociologico, della volontà umana collettiva, in ispecie ove la sua azione si porti sul fenomeno giuridico in senso lato, è tutt'altro che trascurabile. E questa sua efficacia determinativa si accentua poi, in certi speciali momenti, sì da divenire d'importanza suprema. Essi sono, da una parte, le rivoluzioni sociali; dall'altra, le guerre. Nelle rivoluzioni, in cui viene a rompersi l'equilibrio fino allora esistente fra i « pesi » delle varie classi sociali, la volontà collettiva della classe che ora assurge a fattore predominante rispetto alle altre dà luogo, a mezzo di appositi organi costituenti, a modificazioni sostanziali degli istituti giuridici fondamentali dello Stato, a cominciare dal diritto stesso di proprietà, le quali poi danno luogo a corrispondenti modificazioni sostanziali anche nel corso di tutti i restanti fenomeni economico-sociali che

da queste istituzioni giuridiche sono inquadrati e incanalati. Nelle guerre, in cui viene a rompersi l'equilibrio fra le forze dei vari Stati in antagonismo fra loro, la volontà collettiva dello Stato o del gruppo di Stati vincitore dà luogo, a mezzo dei trattati di pace, — fenomeno d'ordine giuridico per eccellenza, — a modificazioni sostanziali nei confini che inquadrano e limitano le rispettive attività delle varie sovranità statali e negli altri rapporti giuridici internazionali fondamentali, le quali modificazioni poi si ripercuotono, alla loro volta, nei più profondi rivolgimenti economico-sociali in seno agli Stati interessati.

Certo, le condizioni di pace dipendono dall'aver arreso la vittoria all'uno piuttosto che all'altro belligerante e dal grado stesso di vittoria più o meno completa riportata; certo, anche, certi fattori di psicologia collettiva, quali tradizioni, aspirazioni inveterate, pregiudizi, ecc., limitano il campo entro il quale possono variare le imposizioni del belligerante vincitore e le accettazioni del vinto, o gli accordi fra i due gruppi belligeranti, nel caso di nessuna completa vittoria da alcuna parte. Ma resta pur sempre un certo margine, dato anche che sia il tale e tale esito della guerra, entro il quale le condizioni di pace possono venire stabilite in un modo piuttosto che in un altro, con ripercussioni politiche, economiche, e sociali in genere, diversissime. Se quindi i negoziatori della pace sono mossi dal desiderio sincero di assicurare il più possibile, nell'interesse stesso del proprio paese, la pace per il futuro, una maggiore o minore capacità di esatta previsione circa gli effetti, prossimi e lontani, di tali o tali altre condizioni del trattato di pace, può indurli a proporre e ad accettare talune di queste condizioni, invece che certe altre. Così, p. es., se nel 1871 i negoziatori dell'impero germanico fossero stati più lungivegenti di quello che non fosse la pura ragione strategica, e avessero potuto prevedere gli effetti attuali dell'annessione dell'Alsazia-Lorena, certo che vi avrebbero rinunciato, e tutta la serie di conseguenze politiche, economiche e sociali, d'ordine fondamentale, cui un tale trattato si diverso avrebbe dato luogo, sarebbero state parimente del tutto diverse.

Questo margine entro il quale i futuri negoziatori potranno muoversi per le deliberazioni relative alle condizioni di pace, in vista di allontanare il più possibile ogni eventualità di nuove guerre, sarà tanto maggiore, nel caso della conflagrazione attuale, prima di tutto, per la stessa ampiezza di quest'ultima

che coinvolge gli interessi, non già di due Stati soltanto, ma di molti Stati ad un tempo, anzi, si può dire, di tutti gli Stati d'Europa; in secondo luogo, per l'enorme grandezza dei due gruppi belligeranti, che non renderà mai possibile di *schacciare* l'uno di essi definitivamente e di mettere quindi il vincitore nella situazione semplice e netta di potere imporre al vinto tutte le condizioni dal vincitore stesso desiderate.

Il grido unanime che si elevò, dalla parte della Triplice Intesa, al principio della guerra, — al cui scoppio la questione dell'Alsazia-Lorena e le aspirazioni Serbe alla propria integrazione tutti videro avere avuto sì gran parte, — fu quello che questa guerra dovesse riuscire alla soddisfazione completa, per tutte le genti d'Europa, del principio di nazionalità basato sul consentimento dei popoli, cioè a dire del diritto loro di scegliersi lo Stato cui vogliono appartenere. E non si può negare che, in tal modo, numerosi e importanti fattori di guerra verrebbero eliminati. Gli stessi fattori, infatti, — di accresciuta densità della popolazione e di urbanesimo, di centuplicata facilitazione nella locomozione delle persone e nella comunicazione delle idee, di migliorate condizioni economiche, di diffusione e intensificazione generale dell'istruzione e via dicendo, — che, nella nostra opera *Di un socialismo in accordo colla dottrina economica liberale*, già vedemmo avere contribuito a risvegliare a coscienza le masse operaie, operano parimente a chiamare irresistibilmente alla riscossa tutte le popolazioni politicamente soggette. Sì che ogni menomazione d'un tal principio della libera scelta dello Stato cui appartenere costituisce e costituirà ormai, sempre più, un attivo fattore di agitazioni all'interno e, ad un tempo, di minaccia all'esterno, per l'eco di simpatia che esse incontreranno presso la nazione verso cui si rivolgono le aspirazioni ribelli. Per la pace stessa dell'Europa, quindi, bisognerebbe che nessuna di queste violazioni al diritto delle genti più continuasse a sussistere.

Orbene, data la situazione politica e militare del conflitto quale è oggi, e specialmente quale si può presumere per il prossimo avvenire dato l'intervento dell'Italia, e data la ferma intenzione degli alleati anglo-latino-slavi di continuare la guerra *fino in fondo*, — cioè di non desistere da essa prima di essere arrivati, non già ad *annientare* il gruppo austro-germanico, bensì a battere in breccia definitivamente la sua tendenza alla dominazione coatta dei popoli, — sarà possibile che un tal prin-

cipio di nazionalità, basato sul libero consentimento dei propri sudditi, possa venire, dalla futura pace, ovunque soddisfatto?

Non parliamo del Belgio: anche nel caso, ormai impossibile, che decisissima avesse finito coll'essere la vittoria della Germania, tale magari da potere imporre qualsiasi condizione a suo piacere, non solo al Belgio e ai suoi alleati, ma a tutta l'Europa così direttamente e così vivamente interessata a salvaguardare l'indipendenza di questo piccolo Stato, non riteniamo possibile che essa avrebbe potuto ritenere conveniente di annetterselo, sia per l'indomito spirito di ribellione di questo popolo che non le avrebbe dato mai tregua, sia per l'incubo di una prossima nuova coalizione Europea, più generale e più formidabile che mai (coll'aggiunta magari anche degli Stati Uniti d'America), che con tale annessione forzata la Germania si sarebbe un giorno o l'altro attirato immancabilmente sopra di sé.

Nè occorre parlare dei dipartimenti francesi attualmente invasi, che la Germania non ha forse mai pensato nè potrebbe mai pensare ad annettersi.

Passiamo, quindi, all'Alsazia-Lorena. Se prima dello scoppiare della guerra attuale l'idea del plebiscito avrebbe probabilmente incontrato il favore della grande maggioranza dei francesi, purchè la preparazione e il controllo del plebiscito stesso fossero stati affidati a funzionari d'un terzo stato o ad appositi delegati scelti dal tribunale dell'Aja, oggi, invece, una tale soluzione dell'ardente questione è ben difficile possa essere accettata dalla Francia, anche se potesse condurre a una conclusione della pace più sollecita. D'altra parte, non è detto che questa restituzione dell'Alsazia-Lorena, imposta alla Germania, sebbene costituirà certo per quest'ultima un'*umiliazione* molto maggiore che non il ricorso a un libero plebiscito, debba di necessità fare sorgere e mantenere vivo, in seno alla Germania, lo stesso sentimento di *révanche*, che ha animato la Francia dal '70 ad oggi. Abbiamo già accennato, infatti, come molti tedeschi, ammiratori di Bismarck, abbiano ritenuto essere stata l'annessione dell'Alsazia-Lorena un grande errore di quest'ultimo, attribuendone la colpa alle vedute unilaterali, troppo ristrettamente ed esclusivamente strategiche, dello stato maggiore prussiano. È egli forse veramente impossibile che la Germania possa riconoscere un proprio errore passato e rassegnarsi a quei fatti che ne costituirebbero, per così dire, la riparazione? Notiamo, a questo proposito, che l'incubo, che

già fin d'ora, come dimostrano molti degli scritti tedeschi apparsi dopo lo scoppiare del conflitto attuale, riprende ad assalire la Germania, della lotta futura, ancora più grave della presente, fra la razza teutonica e la razza slava, rende per lei di suprema necessità di rappacificarsi una buona volta colla sua rivale d'oltre Reno, onde assicurarsi per lo meno le spalle in una eventuale nuova guerra contro la potenza moscovita. Tanto più che l'Austria, l'altro baluardo contro la Russia sul quale finora poteva contare la Germania, sarà lo Stato che più uscirà malconcio dalla guerra presente.

Nel tempo stesso, è stato già rilevato da tanti che gli interessi economici della Francia e della Germania non sono in conflitto in nessuna parte del mondo, per le stesse loro esportazioni di genere così diverso. Quindi, eliminata una volta che fosse, e per sempre, la spinosa questione della Alsazia-Lorena, nessun altro motivo di rivalità rimarrebbe fra i due popoli, e non è detto che un giorno o l'altro l'assenza d'ogni motivo di rivalità non potrebbe condurre — sebbene lo stato attuale degli animi possa far parere oggi la cosa come del tutto impossibile — anche ad una rappacificazione completa fra i due paesi. Certe espressioni cavalleresche per i Francesi, per i loro « più nobili nemici », che si leggono già sin d'ora in molti scritti di autori tedeschi, non sono già forse le prime manifestazioni di questo desiderio della Germania di por fine ormai alla sua rivalità colla Francia?

Più complicata la questione del principio di nazionalità si presenta per la Serbia, per gli altri Stati balcanici, e, più che mai, per l'Austria.

È ben difficile, per non dire impossibile, che la Russia, la quale, rispetto all'Austria, può considerarsi già fino da ora come vincitrice, e che per l'immensità stessa del suo territorio e pel suo regime economico arretrato, prevalentemente agricolo, è quella fra le potenze in lotta che più potrebbe perseverare nella guerra, acconsenta a far la pace senza pretendere l'unione della Bosnia-Erzegovina alla Serbia, con relativo o relativi sbocchi al mare. Nè l'Austria, crediamo, potrà e vorrà ormai, — date le funeste conseguenze che per lei ha avuto l'annessione di queste due provincie e che ora si farebbero sempre più gravi, per le agitazioni pan-serbe che non mancherebbero di riprendere più vive e accanite che mai, — porre a tale esigenza russa troppo viva resistenza. La questione

degli sbocchi al mare, a traverso la Dalmazia, etnograficamente semplice per alcuni di essi che potrebbero passare senz'altro sotto il dominio Serbo, si complica per altri, causa la nazionalità italiana dei principali porti dalmati. A quanto sembra, le trattative fra l'Italia e la Russia, si sono svolte nel senso di dare all'Italia tutta la Dalmazia settentrionale da Zara a Sebenico, e tutta la Dalmazia meridionale fino a Ragusa alla Serbia.

Comunque ciò sia, l'unione alla Serbia della sola Bosnia-Erzegovina, corredata di numerosi sbocchi sul mare, ma senza l'inclusione dei Croati, degli Sloveni e degli Slavi della Carniola, della Stiria meridionale e dell'Istria orientale soddisferà le aspirazioni pan-serbe, o, per lo meno, toglierà loro quel tanto di acuto che ora costituiva una continua minaccia per l'Austria e un fattore conseguente di guerra?

Questo molto dipenderà dall'Austria stessa. Chè i Croati e Sloveni, cattolici di religione, e che solo in questi ultimi tempi, causa le rappresaglie austriache, avevano unito la loro causa a quella dei Serbi ortodossi, è ben probabile preferirebbero restare con l'Austria cattolica, ove questa desse loro la desiderata autonomia. E una volta che date popolazioni siano contente di appartenere a un dato Stato, le velleità eventuali di qualsiasi nazionalità loro affine di unirle a sè non hanno più ragion d'essere nè più hanno materia di cui alimentarsi, e finiscono così coll'estinguersi. Nessuna aspirazione ha, p. es., l'Italia di riunire a sè gli Italiani del Canton Ticino e della Corsica, che essa sa preferire essi stessi di restare colla Svizzera e colla Francia.

Certo, l'Austria, che del principio di nazionalità è la contraddizione più stridente, è impossibile che non esca diminuita anche da questa guerra: questo è il suo fato storico inevitabile; e non triste, bensì lieto fato, per le sue popolazioni, che ora tanto soffrono per tale sua condizione così paradossale. Ma non è detto che essa debba scomparire del tutto.

È ben probabile, — e, non solo dal punto di vista italiano di chi scrive, ma anche da quello più generale di eliminare per sempre nel futuro ancora nuove cause di perturbazione per l'Europa, è sperabile, — che l'Italia ottenga finalmente le sue terre irredente: il Trentino, la Venezia Giulia, Trieste e tutta la metà occidentale dell'Istria, Fiume, e alcuni porti ed isole della Dalmazia. (Pronta l'Italia a dare all'Austria e all'Un-

gheria le maggiori garanzie di libero sbocco portuale rispettivamente per Trieste e per Fiume). È ben probabile, inoltre, che tutta o parte della Galizia sia ormai perduta per l'Austria. Nè è difficile che la Rumenia, ove essa pure intervenga nel conflitto, riesca ad unire a sè i Rumeni della Transilvania e della Bucovina (e magari che la Russia le ridia indietro tutta o parte della Bessarabia, come compenso promessole per indurla appunto a scendere in campo). Ma anche così ridotta, e liberatasi dagli elementi per lei ormai inassimilabili, sospinti fuori della sua orbita dall'attrazione di attigui Stati omogenei della loro stessa nazionalità, l'Austria potrebbe continuare ancora ad esistere e trovare finalmente un po' di requie alla sua continuamente così agitata esistenza se si risolvesse a dare alle restanti sue varie nazionalità quell'autonomia cui esse aspirano: Un'Austria *quadrialista*, — comprendente, oltre l'Austria tedesca e l'Ungheria propriamente ungherese, anche un Regno Boemo, costituito dagli Czechi, Moravi e Slovacchi (con date garanzie per la forte minoranza tedesca), e un Regno Jugo-Slavo, costituito dai già sopra rammentati Slavi della Slavonia, della Croazia, della Carniola, della Stiria meridionale e dell'Istria orientale, — potrebbe rendersi fedeli queste nazionalità, le quali, ciascuna troppo piccola di numero per difendersi da sè, troverebbero nella loro unione la più valida garanzia per la propria indipendenza. Dal punto di vista della garanzia di una lunga pace futura, è dubbio che sia desiderabile che la monarchia Danubiana si smembrasse completamente, perchè l'esistenza di molteplici piccoli Stati del tutto indipendenti fra loro, cui un tale smembramento darebbe luogo, potrebbe costituire di per sè stessa un pericolo di complicazioni e di conflitti per l'avvenire.

D'altra parte, per le amputazioni da essa sofferte, e, ad un tempo, pel rafforzamento prodottosi a vantaggio degli Stati balcanici, sarebbe sicura la rinunzia più completa e definitiva, da parte dell'Austria, di riprendere la sua antica politica del « *Drang nach Osten* »; e cesserebbe così di esistere un altro ancora dei fattori di guerra, sì attivo nel recente passato.

Colla Bosnia e l'Erzegovina e la parte slava della Dalmazia date alla Serbia; invitata quest'ultima dai suoi alleati a cedere, in compenso dei suoi così notevoli accrescimenti, la Macedonia alla Bulgaria; estesasi quest'ultima, se unitasi all'alleanza anglo-latina-slava, da una parte, alla Macedonia e,

dall'altra, oltre Adrianopoli fino all'Ergene; riacquistati eventualmente la Rumenia i suoi connazionali della Transilvania e della Bucovina e della Bessarabia; soddisfatta la Grecia col litorale ellenico dell'Asia Minore; salvaguardata l'indipendenza del nuovo Stato dell'Albania e ricondottolo sotto il controllo delle potenze europee o sotto il protettorato italiano: il principio di nazionalità si potrebbe dire sufficientemente soddisfatto nella penisola Balcanica, per lo meno per quanto è compatibile col trovarsi mescolate in molteplici punti diverse nazionalità ad un tempo. Ad ogni modo, esso sarebbe soddisfatto in misura sufficiente da garantire che le questioni balcaniche non potrebbero ormai più assurgere a tale gravità da costituire nuovi fattori di guerra.

Meno importanti, forse, dal punto di vista della pace futura, e pei quali una soluzione nel senso desiderato si presenta come meno probabile, sono gli altri casi che ancora rimarrebbero, in Europa, di menomazione del principio di nazionalità. Per esempio, tutti i popoli soggetti, nella sua parte europea, alla Russia, dei quali molti aspirerebbero essi pure alla propria indipendenza, o, almeno, alla propria autonomia (Finlandesi, Ruteni, ecc.), non possono sperare che quanto la Russia stessa, non forzata da alcuno, sarà disposta a concedere loro. Lo stesso dicasi dei Danesi della parte settentrionale dello Schleswig, soggetti alla Germania. Per i Polacchi, invece, la cosa si presenta forse sotto luce meno sfavorevole.

È nota la promessa fatta ai Polacchi dallo Czar, al principio della guerra, di dare alla Polonia l'« autonomia amministrativa », sotto la sovranità dello Czar stesso. È tuttavia assai dubbio, sebbene gli sforzi degli alleati non mancheranno certo di esercitarsi in tal senso, che questa autonomia potrà spingersi fino a ricostituire un regno di Polonia veramente indipendente. In ogni modo, è dubbio anche che l'esito della guerra finisca coll'essere tale da riuscire ad unire ai Polacchi della Russia e a quelli eventualmente della Galizia anche i Polacchi della Slesia orientale e della Posnania, oggi soggetti alla Germania. Nè a ciò tendono veramente i patrioti Polacchi, i quali, anzichè alla ricostituzione integrale di tutta l'antica Polonia in uno Stato autonomo ma posto sotto lo scettro dello Czar, aspirano piuttosto alla costituzione d'un primo nucleo polacco, veramente indipendente, il quale si farebbe così — come già il Piemonte e oggi la Serbia — il

centro d'attrazione di tutti i Polacchi restanti. Potranno tuttavia, ripetiamo, gli alleati della Russia riuscire ad ottenere dallo Czar questa indipendenza assoluta d'un primo nucleo polacco? E questo primo nucleo polacco, agitantesi per la sua integrazione, non sarebbe, come lo è stato appunto la Serbia, il germe di nuovi pericoli di guerra pel futuro? D'altra parte, riuniti che fossero tutti i Polacchi in un regno unico autonomo, sia pure sotto lo scettro dello Czar, non potrebbero essi col tempo riuscire a rafforzare ed estendere sempre più la loro autonomia e indipendenza, come appunto è successo per l'Ungheria e come già stava succedendo per i Polacchi della Galizia? Certo, la soluzione ideale sarebbe che i tre Stati, i quali già se lo divisero, si accordassero per ricostituire l'antico regno di Polonia del tutto indipendente. Ma è anche forse la più utopistica; non già perchè urterebbe contro i veri interessi di nessuno dei tre Stati che dovrebbero decidervisi, bensì perchè urta contro quei formidabili ostacoli di psicologia collettiva che sono le tradizioni e i pregiudizî dinastici, spesso fatti propri dai popoli stessi. Notiamo, ad ogni modo, come la ricostituzione d'un regno del tutto indipendente della Polonia costituirebbe fra il gruppo austro-germanico e la Russia un cuscinetto di separazione, vantaggioso per tutti i tre Stati e preziosissima garanzia di pace pel futuro.

Per quanto, dunque, — concludendo, — non si possa essere ancora sicuri che da questa guerra il principio di nazionalità esca *ovunque* completamente soddisfatto, è lecito tuttavia sperare che i casi che rimarranno ancora insoddisfatti non saranno molto numerosi, nè assumeranno forme troppo acute, tali da rappresentare ancora un minaccioso fattore di guerra pel futuro.

Questione diversa, dato il genere delle rispettive popolazioni, da questa del principio di nazionalità, è quella che concerne la sistemazione di Costantinopoli, degli stretti e della parte asiatica dell'Impero Ottomano.

La questione di Costantinopoli e degli stretti, se gli alleati, come pare ormai certo, riusciranno a sforzare il passaggio di questi ultimi e ad occupare la prima, sembra sin d'ora decisa. La loro internazionalizzazione e neutralizzazione soddisferà finalmente la legittima aspirazione secolare russa al mare libero e si porrà così termine ad uno dei più efficaci fattori che vedemmo avere contribuito a scatenare la conflagrazione attuale.

Conservando al sultano le forme apparenti della sovranità, il controllo che così l'Europa verrebbe ad esercitare continuamente sul capo spirituale dell'Islam sarebbe una garanzia di più per tutte le colonie europee a popolazione prevalentemente mussulmana.

Quanto alla parte asiatica dell'Impero Ottomano, che nominalmente continuerebbe ad essere sottoposta alla sovranità del sultano, molti sono già i progetti della sua spartizione, sotto forma di rispettive zone d'influenza: una soluzione intermedia conciliativa sarebbe, p. es., quella del Denis, del Guyot, ecc., che attribuirebbe la Mesopotamia e l'Arabia all'Inghilterra, la Siria colla Palestina e compreso il golfo di Alessandretta alla Francia, Adalia e parte della costa occidentale dell'Asia Minore con un profondo *hinterland* all'Italia, il litorale ellenico dell'Asia Minore stessa alla Grecia, l'Armenia e l'Anatolia e la riva meridionale del Mar Nero alla Russia. L'alleanza anglo-latino-slava, se, colla presa di Costantinopoli, riuscirà ad imporre alla Sublime Porta la propria esclusiva volontà e a disporre conseguentemente di tutto l'Impero Ottomano, tenterà così certamente, — ove contemporaneamente l'esito della guerra sul fronte occidentale, in Francia e in Belgio, le sia favorevole, — di escludere da questa spartizione la Germania, la quale vedrebbe così sfumare per sempre il suo magnifico sogno che la Bagdadbahn doveva tendere a poco a poco a realizzare.

Comunque avvenga questa spartizione dell'Impero Ottomano, l'importante, dal punto di vista di togliere pel futuro nuovi fattori di guerra, è che tale spartizione, — sotto forma, ripetiamo, di zone di influenza, — sia *completa*, in modo da fare scomparire per sempre questa *res nullius* turca, che, appunto perchè tale, destava in tutte le potenze europee le maggiori cupidigie. La dottrina di Monroe, colla quale l'America del Nord si è attribuita l'alta protezione di tutta l'America del Sud, è stata un grande fattore di pace, perchè ha fatto scomparire senz'altro dai paesi suscettibili di venire considerati come *res nullius* tutte le repubbliche e repubblicette sud-americane, le quali, per le loro condizioni politiche arretrate, e per la vastità dei loro territori ancora in attesa di essere messi in valore, sarebbero state altrimenti in piena balia delle cupidigie europee e avrebbero così provocato, come appunto vedemmo essere successo per il Marocco, altrettante minacciose

occasioni di guerra. La spartizione dell'Impero Ottomano in tante zone d'influenza, sì da non lasciarne alcuna parte non attribuita all'una o all'altra potenza, deve mirare al medesimo scopo, e, ove possa venire effettuata, riuscirà ai medesimi benefici effetti.

L'esclusione completa della Germania da questa spartizione, cui certamente mirerà con tutte le sue forze il gruppo anglo-latino-slavo vincitore, se, da una parte, costituirà una garanzia di pace, perchè toglierà occasioni di contatti e di attriti, aumenterà, dall'altra, e notevolmente, l'energia e l'efficacia operante di quel fattore di guerra che sopra vedemmo essere stato forse il più importante fra tutti quelli al cui concorso è dovuto lo scoppio dell'immane conflitto attuale: intendo dire il bisogno di colonie della Germania.

Data l'impossibilità, al giorno d'oggi, di *annientare definitivamente* alcuna grande potenza, occorre che gli alleati siano ben compresi che qualunque sia l'esito finale di questa guerra, *e anche nel caso di una loro decisissima vittoria*, la Germania si rifarà ben presto della sconfitta patita. La sua produzione industriale, superata la crisi economica profonda che travaglierà il paese nei primi anni dopo la guerra, riprenderà poi senza dubbio più rigogliosa di prima. E con ciò verrà a farsi più sentito che mai il suo bisogno d'un vasto dominio coloniale. Starà perciò agli alleati di giudicare se non sarà *nel loro stesso interesse* di seguire ora essi rispetto alla Germania la stessa tattica che Bismarck usava verso i nemici di quest'ultima, cioè di favorirne, anzichè ostacolarne, l'espansione fuori d'Europa.

Tanto più che tale espansione coloniale (a cominciare dalla retrocessione delle colonie portatele via durante la guerra e dall'acquisto ad essa permesso di quelle colonie di piccoli Stati europei che siano disposti eventualmente a venderle) potrebbe essere concessa alla Germania solo a patto che accettasse determinate condizioni, costituenti nel loro complesso un atto di doverosa giustizia riparatrice ed una garanzia ulteriore di pace pel futuro: indennizzo completo, a suo carico, per le devastazioni da essa colla guerra arretrate nel Belgio e nei dipartimenti francesi invasi; riduzione fortissima, insieme a tutti gli altri Stati, degli armamenti terrestri; sua rinuncia a quella gara coll'Inghilterra per la supremazia navale, che, come abbiamo visto, è stata essa pure uno dei più importanti fattori del conflitto attuale.

Sotto quest'ultimo rispetto, occorre che la Germania si convinca che tale supremazia navale è garanzia troppo indispensabile all'Inghilterra, non solo per la conservazione del suo impero, ma, come vedemmo, per la esistenza dell'Inghilterra stessa, per potere credere che quest'ultima possa mai rinunziarvi. Basta pensare che un blocco simile a quello oggi imposto dall'Inghilterra alla Germania, ove invece fosse stato possibile alla Germania di imporre all'Inghilterra, avrebbe già costretto quest'ultima ad arrendersi *per fame*, mentre in nessun suo elemento propriamente vitale la Germania è stata da esso fino ad oggi colpita. Occorre la Germania rifletta che la consolidazione ulteriore dell'impero britannico, che, come faceva osservare su queste colonne anche l'Ashley, questa guerra avrà certamente per effetto, farà sì che al mantenimento della supremazia navale dell'Inghilterra concorreranno ormai in sempre più forte misura tutte le risorse economiche immense dei « dominî » e delle colonie di quest'ultima. Occorre essa rifletta, nel tempo stesso, che, mentre la supremazia navale inglese non è mai apparsa, in questi ultimi tempi, come un pericolo nè per l'indipendenza nè per i possedimenti coloniali delle altre nazioni europee, sicchè essa non ha sollevato diffidenze nè ostilità da parte di nessuna di queste ultime, altrettanto non potrebbe certo dirsi che accadrebbe per una supremazia navale tedesca che appena appena minacciasse di costituirsi; per cui, in tal caso, alla rivalità di tutto l'impero britannico si aggiungerebbero, preziose alleate, quelle di tutti gli altri Stati europei a forti interessi sia mediterranei che oceanici, e ben probabilmente anche quella degli Stati Uniti stessi.

È lecito per conseguenza sperare, che, soddisfatta che sia nei suoi reali bisogni coloniali, e bisognosa di lunga pace, la Germania non vorrà continuare, *contro il suo stesso interesse*, a mantenere attivo anche pel futuro un fattore di guerra, del quale, nella conflagrazione attuale in condizioni politiche per essa sì svantaggiose, essa constata appunto gli effetti funesti. Tolta di mezzo invece che sia questa gara per la supremazia navale, la semplice concorrenza economica fra la Germania e l'Inghilterra, che continuerà anche nell'avvenire, non potrà certo costituire di per sè sola, come sopra abbiamo cercato di dimostrare, alcun fattore veramente temibile di guerra, tanto più che vedemmo essersi ormai iniziata una certa divisione

di lavoro nel loro commercio di esportazione, che non potrà che farsi col tempo sempre più pronunciata.

Riassumendo: i fattori principali, al cui concorso vedemmo essere dovuta la conflagrazione attuale, si addimostrano suscettibili, anche in grazia del come si presenta oggi, in ispecie dopo l'entrata dell'Italia nel conflitto, la situazione politica e militare, di venire eliminati dal prossimo trattato di pace, *purchè nei negoziatori di quest'ultimo, e nei governi e nei popoli di cui essi non sono che i rappresentanti, sia realmente vivo il desiderio, non solo di porre termine finalmente a questa guerra, bensì di garantire nel tempo stesso una lunga pace per l'avvenire*, e purchè su di essi preme fortemente il volere unanime dell'Europa neutrale e anche degli Stati Uniti di America, la quale e i quali a porre fine alla attuale e ad evitare nuove guerre future non sono meno interessati dei belligeranti attuali stessi.

Resta ora a vedersi se, a rafforzare questa confortante conclusione, si può sperare che, dal canto loro, anche le resistenze alla guerra divengano in avvenire più efficaci di quanto non lo sono state nell'occasione presente.

A determinare in tutta l'Europa uno stato d'animo, generale e profondo, di esecrazione contro la guerra, basteranno lo stesso enorme numero di preziose vite falciate e di giovani esistenze rese per sempre mutilate o pazze, gli infiniti dolori e patimenti, gli immensi danni economici, le spaventose rovine di tutti i generi che questa guerra ha provocato. E più che altrove questo dovrà verificarsi in Germania, la quale, a tutti questi orrori che essa verrà ad avere sofferto in comune cogli altri paesi belligeranti, avrà poi da aggiungere come suo passivo speciale: l'ingente massa di interessi tedeschi in tutto il mondo, travolta dalla conflagrazione attuale; le antipatie e i rancori e la indignazione morale generale, si può dire da parte di tutti i paesi civili, anche neutrali, — come hanno con amarezza riscontrato tanti autori tedeschi, e lo stesso Wundt in queste colonne, — che si sono sollevati contro la nazione che è apparsa a tutti come la vera responsabile dello scatenamento di questa guerra; la cerchia stessa di nemici che colla sua politica, imperniata sulla fiducia nei salutari effetti dell'inevitabile paura a tutti, essa è riuscita a scatenarsi contro. Tutto ciò non potrà mancare di porre in ben diversa luce, nella stessa Germania, e presso le stesse sue classi imperialiste dell'alta banca e dell'alta organizzazione industriale e commer-

ciale, tanto il militarismo prussiano quanto la politica che ne deriva, finora così celebrata, del cosiddetto « pugno di ferro ».

Non è quindi difficile, come lo sperano molti autori francesi ed inglesi (e, in cuor loro, certo, anche molti tedeschi), che si acuirà, dopo la guerra, il contrasto fra la Prussia e gli Stati occidentali e meridionali della Germania, e che questo dissidio, senza condurre al dissolvimento dell'impero, potrà essere tuttavia il germe benefico d'una definitiva maggiore democratizzazione di quest'ultimo e d'una conseguente non transitoria reazione contro l'eccessivo militarismo prussiano. E a produrre un tale risultato non potranno mancare di cooperare anche tutte le altre forze liberali interne della Germania, che non sono ancora certo del tutto estinte.

Fra queste forze liberali interne, è stata sempre all'avanguardia, in tutti i paesi civili, la scienza, eterna rivendicatrice della più completa libertà per l'individuo e di sempre maggiori diritti per le popolazioni o le classi oppresse, ispiratrice e promotrice, prima fra tutte, di pacifismo e di internazionalismo. Disgraziatamente, come abbiamo visto, la scienza tedesca, sia pure per patriottico sentimento di disciplina, ma con pericolosa ripuncia alle sue più antiche e più nobili tradizioni, ha in questa occasione fatto causa comune col militarismo e con tutto lo spirito antiliberal e antidemocratico prussiano. Saprà e vorrà la scienza tedesca, cessata che sia la guerra, abbandonare la sua tesi oggi favorita, di cui si è reso qui interprete il von Below, che la cultura tedesca sia inseparabile dal militarismo tedesco? Saprà e vorrà la scienza tedesca riprendere, insieme a tutta la sua indipendenza ed obbiettività di giudizio, anche la missione di propulsore verso sempre più nuove e più complete conquiste in senso democratico ed internazionalista, che essa non può non avere a comune colla scienza di tutti gli altri paesi? Ce lo auguriamo ed è lecito sperarlo per il suo prestigio stesso nel mondo, al quale essa non potrà e non vorrà certamente rinunciare.

Ma la forza liberale interna che più efficacemente di tutte contribuirà a combattere e forse ad abbattere il militarismo prussiano, a centuplicare, in ogni modo, le resistenze alla ripresa d'una politica capace di rigettare il paese in nuovi pericoli di guerra, ed a rinnovellare durevolmente in senso democratico tutta la Germania, sarà certamente il partito socialista. Ad onta, infatti, della sua adesione oggi data, — per impossi-

bilità di fare altrimenti e per non vedere distrutto in un sol giorno tutto il suo lavoro di anni ed anni di costituzione e di organizzazione del partito, — all'opera del governo, esso non potrà a meno di riprendere, conclusa che sia la pace, e più intensamente che mai, la sua funzione di forza rivoluzionaria ed internazionalista per eccellenza. Si pensi al disagio economico che si presenterà in tutte le sue più terribili manifestazioni terminata che sia la guerra, alla crisi che attraverseranno la maggior parte delle industrie, cominciando da quelle che oggi lavorano per rifornimenti di guerra, alla deficienza, dopo tutti i prestiti fatti allo Stato, di capitale liquido in cerca di lavoro, rispetto alla massa di operai, già sotto le armi e ora in cerca d'impiego. Si pensi alla gravità delle imposte che il pagamento degli interessi degli enormi prestiti di guerra renderà necessarie, alla lotta che ne conseguirà fra le varie classi per riversare le une sulle altre la parte maggiore di queste imposte, alla diminuzione dei salari reali provocata da quella porzione di queste imposte che graverà direttamente o si ripercuoterà sui consumi. Si pensi, infine, alla lotta senza quartiere — di cui già si sono avute le prime avvisaglie in questi mesi di guerra — che il partito socialista si vedrà costretto ad ingaggiare per l'allargamento del suffragio, e anzi pel suffragio universale, al Landtag prussiano; allargamento di suffragio o addirittura suffragio universale, che il partito socialista esigerà in compenso della approvazione data alle spese e ai crediti per la guerra e di tutti i sacrifici sopportati dalla classe lavoratrice, e che il partito degli Junker e dei conservatori in genere continuerà a volere rifiutare: tutto ciò permette realmente di confidare che mai come nel prossimo avvenire l'azione rivoluzionaria e democratizzatrice del partito socialista tedesco riprenderà tutta la sua antica energia, nè si può dubitare, data l'organizzazione e la potenza del partito rimaste intatte, che essa non riesca a debellare definitivamente il feudalismo prussiano.

Non basta però quest'opera di democratizzazione delle istituzioni e della vita politica dello Stato. Occorre che i sentimenti di tutte le classi sociali, e non della sola classe lavoratrice, si trasformino in modo tale, nel loro intimo più profondo, da costituire, da soli, una garanzia ulteriore di ferma volontà di pace. Risultati su vasta scala e durevoli, in questo senso, non si potranno ottenere se non agendo sulla scuola. I libe-

risti avevano già additato nel collettivismo il grave pericolo, che lo Stato, unico produttore di tutti i beni di consumo e di godimento, e quindi anche del sapere, avrebbe reso impossibile ogni libertà di sviluppo intellettuale ed ogni varietà di manifestazione del pensiero, e tutte le idee e tutti i sentimenti avrebbe potuto plasmarle sul medesimo stampo. Orbene, questo pericolo già si presenta ormai in tutta la sua gravità nella scuola, da che essa è passata completamente allo Stato, il quale in essa ha uno strumento efficacissimo per inculcare a suo piacere, nelle nuove generazioni, precisamente tutte quelle idee e quei sentimenti, che esso crede più opportuni ai suoi fini. L'influenza avuta dalla scuola tedesca, p. es., per inculcare lo sciovinismo imperialistico, l'esaltazione della razza germanica, l'idea della missione della Germania nel mondo, e via dicendo, è stata veramente enorme. Bisognerebbe, pertanto, che i partiti democratici di tutti i paesi riuscissero ad accordarsi, conclusa che fosse la pace e riprese che fossero le relazioni internazionali, al fine di togliere dai programmi e dai libri di testo delle scuole ogni contenuto sciovinistico, improntandoli invece sempre più nel senso della solidarietà internazionale e dell'equo apprezzamento del valore che ciascuna razza e ciascun popolo rappresentano per il progresso e la civiltà umana. Si potrebbe così riuscire, in poche generazioni, ad una vera e propria trasformazione, non transitoria ma stabile, nelle idee e nei sentimenti di tutti i popoli europei, che, da sola, costituirebbe una delle più valide garanzie di pace per l'avvenire.

Nè la democratizzazione delle istituzioni e di tutta la vita politica interna dello Stato, nè la trasformazione delle idee e dei sentimenti di tutte le classi sociali in senso profondamente ostile alla guerra, bastano però ancora: Affinchè tutto ciò riesca a risultati tangibili, in senso pacifico, rispetto agli avvenimenti internazionali, occorre che un maggiore costituzionalismo, anche in fatto di politica estera, dia modo a tutte le classi e a tutti i partiti politici di partecipare e di interessarsi a quest'ultima, e di esercitare su di essa un'influenza, anzichè indiretta ed illusoria come fino ad ora, diretta ed effettiva. Il più completo controllo parlamentare sulla politica estera, e la pubblicazione integrale che necessariamente ne conseguirebbe di tutti i trattati ed accordi conclusi fra Stato e Stato, sì che tutta la politica estera di ogni Stato venisse a svolgersi alla piena luce del sole, anzichè rifugiarsi negli oscuri meandri dei ga-

binetti diplomatici, toglierebbe quei motivi di preoccupazione e d'inquietudine che sorgono nei diversi governi rispetto alle tenebrose intenzioni di questo o quello Stato o alle clausole segrete di questo o quel trattato di alleanza. Nel tempo stesso, metterebbe tutti i partiti politici, — consci dell'importanza suprema che, anche per le finalità loro di politica interna, ha la politica estera, la quale, col gettare il seme d'una guerra futura o d'una rovinosa gara agli armamenti, può frustrare completamente l'applicazione di qualunque riforma sociale all'interno che necessiti larghi mezzi da parte dello Stato, rendendo così le loro agitazioni di anni ed anni, per tali riforme interne, un vero lavoro di Sisifo, — in grado di connettere, ben più strettamente e ben più logicamente di quello che fino adesso non sia avvenuto, la loro politica interna colla loro politica estera, a tutto vantaggio di un'orientazione più pacifica di quest'ultima.

Il voto politico alla donna, o, per lo meno, un suo maggiore interessamento alla politica estera; il vigilante controllo, da parte di apposite associazioni femminili internazionali, sulla politica estera dei vari governi, onde denunziarne ogni benchè minimo atto, che si presenti come possibile germe d'un pericolo di guerra pel futuro; l'attiva propaganda, da parte di queste associazioni, a mezzo d'una propria stampa, per una sempre maggiore solidarietà internazionale; e, soprattutto, l'opera loro indefessa rivolta ad ottenere dai vari governi, e poi a controllare accuratamente, la trasformazione, nel senso suddetto, dei programmi e dei libri di testo scolastici, in tutti i paesi d'Europa: tutto ciò rappresenterebbe un movimento pacifista sussidiario, che potrebbe ogni giorno più crescere d'importanza e di efficacia.

L'internazionale socialista, infine, oggi travolta dal terribile cataclisma, non potrà mancare di risorgere più vigorosa che mai dalle sue ceneri, allorchè un esame più calmo e del tutto libero delle cause di questa guerra e dei risultati da essa dati mostrerà a tutti i lavoratori, alla chiusura dei conti, essersi essi uccisi fra loro, in gran parte per moventi ed interessi capitalistico-imperialistici, diametralmente opposti a quelli che sono invece comuni a tutto il proletariato mondiale, in quanto classe salariata. Ed ammaestrata dall'esperienza dell'impossibilità di opporsi alla guerra, quando il concorso di molteplici fattori operanti minacciosi già da tempo ne determini lo scop-

pio tutto ad un tratto all'improvviso, è sperabile rivolgerà piuttosto in avvenire le sue maggiori cure, ben più di quello che abbia fatto in passato, e il suo più vigilante e continuo ed attivo controllo, sia parlamentare che extra-parlamentare, ad eliminare appunto questi fattori di guerra che ancora sussistono e ad impedire con tutte le sue forze che ne sorgano dei nuovi.

Eliminati che abbia il prossimo trattato di pace, come vedemmo essere possibile, i principali fattori al cui concorso è dovuta la conflagrazione attuale, ed aumentate in tutti i paesi d'Europa, come parimente abbiamo ora visto essere probabile, le resistenze alla guerra, una nuova gara per gli armamenti non avrebbe più ragion d'essere. Nel tempo stesso, il dissanguamento finanziario di tutti gli Stati renderebbe loro materialmente impossibile, per parecchi anni, di lanciarsi di nuovo nella corsa pazzia. Quindi, se non il disarmo vero e proprio, per lo meno una riduzione notevolissima degli armamenti, sarà, ad un tempo, resa possibile dalla situazione politica internazionale ed imposta dalle necessità finanziarie. Onde non appare più come impossibile che si possa addivenire in proposito, da parte dei vari Stati, anche ad accordi od impegni formali, nonostante tutte le gravissime difficoltà pratiche che si dovranno superare per la redazione delle modalità di questi accordi e per il controllo della loro osservanza.

Il tribunale dell'Aja potrà quindi riprendere, con nuova lena e sotto più favorevoli auspici, la sua nobile missione di grande paciere degli Stati. Ma qui si presenta la vera questione delle questioni: potrà esso, cioè, bastare davvero a risolvere qualunque questione che sorga fra Stato e Stato?

Osserviamo che il tribunale dell'Aja di fronte alle questioni fra Stato e Stato corrisponde all'istituto dei probiviri di fronte alle questioni che sorgono fra quelle due potenze avversarie che sono l'impresa capitalistica e l'organizzazione di resistenza operaia. Ora, il probiviro dell'industria può bensì risolvere le questioni *tecniche, che sorgono dalla interpretazione di contratti di lavoro già stipulati*, ma non può invece decidere nulla sulle condizioni da stipularsi in un contratto di lavoro nuovo. Alla scadenza d'un dato contratto di lavoro, il probiviro non ha nessun elemento per potere sentenziare circa la maggiore o minore « giustizia » di eventuali aumenti di salario o diminuzioni di ore di lavoro, compatibili materialmente colle condizioni dell'industria, che accampino pel nuovo con-

tratto gli operai organizzati, e che l'industriale si rifiuti invece di concedere loro. Queste nuove condizioni da stabilirsi riusciranno, quindi, più o meno favorevoli all'una o all'altra parte, *unicamente a seconda della rispettiva potenza*; nessun criterio formale di giustizia potrebbe sostituire questo giuoco delle forze avverse. Al probiviro, *organo tecnico*, si sostituisce allora l'*organo politico*, costituito da quelle grandi assisi di rappresentanti degli industriali e dei lavoratori, nelle quali le due parti, cercando ciascuna di convincere l'altra della propria potenza, e minacciando rispettivamente scioperi o serrate, si avvicinano a poco a poco, scendendo dalle rispettive pretese esagerate iniziali a concessioni sempre più notevoli, a quelle condizioni intermedie che poi costituiranno il contratto nuovo.

Anche il tribunale dell'Aja, quindi, se ha servito e servirà sempre egregiamente per risolvere questioni *tecniche*, relative alla interpretazione di convenzioni già fissate fra i diversi Stati, non potrà invece risolvere le questioni *politiche*, che sorgono appunto quando si tratta di venire ad accordi circa date nuove relazioni, non ancora contemplate da alcuna precedente convenzione.

Le questioni impicanti « il proprio onore », che di solito ciascuno Stato dichiara espressamente di volere escludere dal giudizio del tribunale dell'Aja, sono appunto tutte le questioni politiche. Per esse, nessuno Stato o nessun gruppo di Stati, che sa di essere più potente dello Stato o del gruppo di Stati avversario, vorrà mai spontaneamente rimettersi al giudizio di un tribunale, il quale, in assenza di vere e proprie formule contrattuali da interpretare, non potrebbe lasciarsi guidare che da vaghi ed elastici criteri di astratta equità. Chè, così facendo, questo Stato o questo gruppo di Stati verrebbe appunto a perdere tutto il vantaggio che gli deriva da questa sua potenza maggiore. Così, p. es., la questione sorta fra l'Austria e la Serbia, al termine della seconda guerra balcanica, a proposito dello sbocco sul mare, era una questione eminentemente politica, relativa ai nuovi rapporti di maggiore indipendenza economica dall'Austria, che la Serbia reclamava per sè, e che l'Austria intendeva di negarle. Tale questione non poteva perciò risolversi, nell'uno o nell'altro senso, che a seconda della rispettiva potenza dei due Stati, se essi fossero stati a dibattere la questione da soli a soli, o a seconda della rispettiva potenza delle due grandi costellazioni politiche cui ciascuno di questi due Stati rispettivamente apparteneva.

Per queste questioni *politiche*, sorgenti fra Stati e Stati, occorrerebbe dunque, — come appunto succede nei conflitti economici nel campo dell'industria, — che all'organo tecnico, di semplice interpretazione giuridica, rappresentato dal tribunale dell'Aja, si sostituisse un organo politico, nel quale ciascuno Stato fosse rappresentato proporzionalmente alla sua potenza effettiva. È quello che, in fondo, è successo per tutte le ultime grandi questioni Europee risolte in questi ultimi anni dal cosiddetto « Concerto Europeo », nel quale, se non formalmente e apertamente, per lo meno effettivamente, il peso esercitato da ciascun rappresentante era sempre in relazione alla potenza politica del rispettivo Stato. Basterebbe, dunque, sanzionare e precisare una volta per sempre quanto finora è avvenuto tacitamente, quasi direi inconsciamente, senza nessuna regola che guidasse e stabilisse il giuoco delle forze avverse. La conseguenza sarebbe che le questioni politiche continuerebbero, ancora, ad essere effettivamente risolte a seconda della rispettiva potenza dei vari Stati o dei vari gruppi di Stati, ma, anzichè per via di larvate minacce e di intrighi diplomatici, o, peggio ancora, anzichè a colpi di cannone, che è l'unico modo oggi di risolverle quando le questioni stesse siano di grande importanza e non si trovi una via per venire ad accordi, si risolverebbero ad espliciti colpi di voti.

È una tesi questa già avanzata e sostenuta con fervore da diversi, fra i quali anche, nel suo *Essai de Constitution internationale* (1907), dallo scrittore italiano conosciuto sotto lo pseudonimo di Umano. Ma, quello che più conta, è una tesi che ha già ricevuto la sua applicazione nel *Bundesrath* o Consiglio federale dell'impero germanico.

Esso consta, come è noto, di 58 membri, rappresentanti dei vari Stati confederati. La Prussia vi ha 17 rappresentanti, la Baviera 6, il Württemberg, il Baden, la Sassonia, ecc. numeri via via minori, fino agli Stati più piccoli che hanno ciascuno un unico rappresentante. I membri del *Bundesrath* sono nominati dai governi dei vari Stati; essi non sono liberi di votare come loro pare e piace, ma debbono votare conforme alle istruzioni dei rispettivi governi. Ogni Stato può affidare la totalità dei voti di cui può disporre anche a un solo suo rappresentante, e può persino delegare all'uopo un rappresentante d'un altro Stato. La Prussia finisce però col disporre realmente di 20 voti: cioè dei 17 voti che spettano ad essa e

di altri 3 voti spettanti a due Stati minori che si sono incorporati in essa dopo la costituzione dell'impero. Basta quindi che la Prussia si assicuri altri 10 voti, da parte di alcuni degli altri Stati, per avere la maggioranza.

Il criterio che ha servito di guida nell'attribuire questi diversi numeri di voti ai diversi Stati dell'impero germanico è stato evidentemente quello di commisurare, approssimativamente, questi numeri di voti alla rispettiva potenza politica di ciascuno degli Stati costituenti l'antica confederazione. Senonchè, il criterio non è di facile applicazione. La potenza politica d'uno Stato, infatti, non riposa tutta sul solo ammontare della sua popolazione, molto influendo su questa potenza politica anche la forza economica dello Stato stesso, l'indice più sicuro della quale è dato dalla ricchezza media individuale dei suoi sudditi, cioè dal quoziente della totalità dei capitali, pubblici e privati, divisa pel numero degli abitanti. Occorrerebbe, quindi, moltiplicare l'ammontare della popolazione per un coefficiente empirico, variabile da Stato a Stato, a seconda della rispettiva potenza economica (coefficiente, che potrebbe essere dato, p. es., dalla radice quadrata della cifra indicante la ricchezza media individuale). E sarebbe in base a questo criterio, e a mezzo di dati statistici facilmente rilevabili, che potrebbe essere determinato il numero dei voti di ciascuno Stato nel *Bundesrath* Europeo.

Un possibile contemperamento potrebbe essere, p. es., la classificazione, in base agli ora detti criteri, di tutti gli Stati Europei, solo in 7 o 8 categorie di grandezza, dando a tutti gli Stati di una medesima categoria lo stesso numero di voti: p. es. 7 o 8 voti a ciascuna delle tre maggiori potenze, Inghilterra, Germania e Russia, un numero di voti via via minore alle altre, e un voto a ciascuno degli Stati più piccoli, Portogallo, Svizzera, Belgio, Olanda, Danimarca, Svezia, Norvegia, ecc. La somma dei voti di tutti questi Stati più piccoli riuscirebbe così probabilmente maggiore di quella che corrisponderebbe alla loro popolazione e ricchezza complessive, ma questo non farebbe che aumentare la probabilità di una equità maggiore nei deliberati che il Consiglio federale Europeo fosse chiamato a votare.

Tanto coll'uno che coll'altro sistema sarebbe necessario procedere, a dati intervalli di tempo, p. es. ogni 20 o 30 anni, ad una revisione di questo numero rispettivo di voti, o di

questa classificazione in categorie, onde mantenere la relativa rappresentanza di ciascuno Stato sempre proporzionale alla sua potenza effettiva, mutabile col tempo. Ed ogni revisione, — essendo l'applicazione del criterio di rappresentanza, approvato una volta per sempre, una questione d'ordine puramente tecnico, — potrebbe venire affidata al tribunale dell'Aja. Il computo, sì della popolazione che della ricchezza, dovrebbe riferirsi alla sola madre patria, escludendo le colonie o altre dipendenze extra-Europee; tuttavia, nella totalità dei capitali verrebbero computati anche quelli che i sudditi residenti nella madre patria possedessero come investiti nelle rispettive colonie, e così, in tal cifra del totale dei capitali, verrebbe a riflettersi anche quel di più di potenza che alla madre patria stessa deriva dal possesso di grandi e ricche colonie. Certi principî « statutari » — inviolabilità del territorio Europeo ed extra-Europeo di ciascuno Stato, quale verrà fissato dalla prossima pace, non intervento negli affari interni di ciascuno Stato, e simili — sarebbero dichiarati previamente intangibili e quindi sottratti da ogni e qualsiasi discussione e deliberazione da parte d'un tale Consiglio federale Europeo.

Resterebbe pur sempre, è vero, la difficoltà della *sanzione internazionale* da applicarsi eventualmente a quello Stato che si rifiutasse di sottoporre il caso in contestazione ai voti di questo Consiglio federale o che si ribellasse ai suoi deliberati. Difficoltà, tuttavia, non del tutto insormontabile, data l'importanza delle relazioni internazionali d'ogni genere, che già esistevano, e che torneranno dopo la guerra ad esistere ancora in maggiore misura, fra i vari Stati d'Europa. Tutti gli Stati rappresentati nel Consiglio federale potrebbero impegnarsi, p. es., come già diversi scrittori hanno proposto, a colpire lo Stato ribelle colla rottura delle relazioni diplomatiche e colla interruzione di tutti i rapporti economici e commerciali; nessuno di questi Stati assumerebbe la rappresentanza e la protezione dei sudditi della potenza ribelle presso lo Stato o gli Stati contro i quali la potenza ribelle sarebbe scesa in guerra; anzi, ciascuno di essi comincierebbe coll'abolire, anche nel proprio territorio, tale rappresentanza e tale protezione, fino allora esercitate dai rispettivi uffici consolari dello Stato ribelle; tutti i diritti privati goduti dai cittadini di quest'ultimo presso gli altri Stati (crediti, brevetti, diritti provenienti da contratti, ecc.) sarebbero annullati; i loro stessi beni posseduti presso questi

altri Stati verrebbero confiscati dal rispettivo Stato in cui si trovassero, e così via: sanzione, diciamo così, d'ordine pacifico e legale, che non mancherebbe di una certa efficacia, anche prima di ricorrere all'*ultima ratio* della minaccia d'un assalto generale contro lo Stato ribelle, da parte di tutti gli altri Stati restanti, in difesa di quello contro il quale lo Stato ribelle stesso avesse dichiarato la guerra.

*
* * *

La conclusione generale, che, da tutto quanto abbiamo esposto, si può trarre rispetto alla pace futura, non è dunque nel complesso sconsolante: La guerra attuale è stata provocata dal concorso di molteplici fattori, la maggior parte dei quali sono suscettibili di scomparire nell'avvenire; alla pressione, colla quale questi fattori spingevano alla guerra, non hanno fatto argine sufficiente certe resistenze, che in avvenire tutto induce invece a sperare diverranno sempre più salde.

Tutto ciò può lasciarci sperare, pel futuro, *una lunga pace*. Ma ci autorizza tutto ciò a concludere che questa lunga pace sarà poi quella *definitiva*, che essa chiuderà realmente per sempre la serie delle guerre, e che una pace ormai eterna verrà a disvellere finalmente l'uomo dalle ultime zolle che ancora lo tengono avvinto alla sua origine di bruto?

Evidentemente, l'analisi d'un fatto storico particolare, determinato nello spazio e nel tempo, quale è la conflagrazione attuale, non può permettere al sociologo, al massimo, che previsioni per un limitato periodo di tempo, immediatamente successivo al fatto storico stesso. Essa non può permettergli previsioni relative ad un futuro sì lontano, che venga a sottrarsi alla influenza dei fattori operanti in questo fatto storico particolare.

Per un futuro sì lontano, non si può fare assegnamento che su induzioni, dai contorni imprecisi, non circostanziate in nessun fatto particolare, indeterminate nello spazio e nel tempo, quali ci possono venire suggerite dall'andamento evolutivo di dati ordini fondamentali di fenomeni, cui appartenga il fenomeno stesso che ci interessa. E l'unica cosa che possiamo dire è che, per quanto concerne la guerra, queste induzioni ci inducono a ritenere probabile la definitiva scomparsa per un futuro più o meno lontano, naturalmente indeterminato e indeterminabile.

L'evoluzione biologica c'insegna, infatti, come la forza di espansione irrefrenabile e tumultuaria della vita sia andata sempre più moderandosi, sì da tendere piuttosto a sospingere sempre più oltre i confini ad essa assegnati dalle condizioni ambientali che non a forzarli e a oltrepassarli, attenuando così sempre più, fra la quantità di vita realmente esistente e quella compatibile colle condizioni ambientali, quei grandi squilibri non risolvibili che colla distruzione violenta di tutta la quantità di vita in sovrappiù. L'evoluzione psicologica, dal canto suo, ci mostra come l'uomo sia andato sempre più allontanandosi dai suoi istinti sanguinari e violenti di bruto, sostituendoli dapprima con altri, egoistici essi pure, ma più attenuati d'intensità, e poi cogli ego-altruistici e cogli altruistici, che hanno sviluppato il senso della fratellanza umana e sostituito all'ideale della forza quello della giustizia. L'evoluzione sociologica, infine, ci dice come la guerra, da condizione normale dell'umanità, sia divenuta sempre più rara ed eccezionale, come i sistemi produttivi abbiano sempre più soppiantato i distruttivi, come, in grazia ad essi, la lotta violenta per la vita si sia mutata in concorrenza economica pacifica, e come la produzione economica e la divisione sociale del lavoro, sempre più pronunciata internazionalmente, abbiano trasformato le varie nazioni, da emule per la vita, in cooperatrici indispensabili per una migliore e più intensa vita, a beneficio di tutte.

Se non possiamo dunque certo dire che *questa guerra* sarà l'ultima, possiamo bensì sperare che *la guerra*, in un futuro più o meno lontano, dovrà scomparire definitivamente dalla faccia della terra, come già sono scomparsi, presso le nazioni civili, il cannibalismo, i sacrifici umani, i massacri in massa d'interi popoli, la riduzione loro in schiavitù ed altre consimili manifestazioni selvagge della vita sociale primitiva, ormai superate per sempre.

Ciò che, del resto, più ci deve importare, non è già di sapere se questa guerra sarà o non sarà l'ultima; bensì di conoscere in quali modi e su quali fattori sociali dobbiamo agire onde tenere lontane il più possibile le eventualità di nuove guerre. Il sapere che questa guerra sarà l'ultima ci indurrebbe ad incrociare le braccia, beatamente soddisfatti; il sapere che l'allontanare nuovi pericoli di guerra può dipendere da noi, dal nostro agire in tale o tal altro modo su questo o quel fattore sociale, dal nostro fermo volere di non lasciare

all'uopo nulla di intentato, può dare a tutti un'energia d'azione tale da operare veramente miracoli.

E sarà questa, speriamo, la fede nuova che accomunerà e infiammerà tutti gli spiriti eletti, quando, adempiuto ciascuno con tutte le sue forze il proprio dovere patriottico, e soddisfatti che siano i principî supremi di giustizia internazionale, potranno tutti tornare ad essere animati dagli antichi sentimenti di solidarietà e di fratellanza umana.

Milano, 1.º giugno 1915.

"SCIENTIA", Rivista di Scienza

Toute correspondance ou envoi concernant la direction ou la rédaction, doit être adressé impersonnellement à la Direction, Milan, Rue Aurelio Saffi, 11, ou bien au Secrétaire de la Rédaction, M. le Docteur PAOLO BONETTI, même adresse.

On est prié d'adresser les demandes d'abonnements: pour l'Italie, à Nicola Zanichelli, éditeur à Bologne; pour la France, les Colonies françaises, la Suisse Romande et la Belgique, à Félix Alcan, éditeur à Paris; pour l'Allemagne, l'Autriche, la Hollande, la Danemark, la Suisse Allemande, la Suède et la Norvège, à Wilhelm Engelmann, éditeur à Leipzig; pour l'Angleterre et les Colonies Anglaises, à Williams and Norgate, éditeurs à Londres. Pour les autres pays à l'un ou à l'autre de ces quatre éditeurs.

Pour les annonces il faut s'adresser au secrétariat général à Milan, Rue Aurelio Saffi, 11, ou bien à l'éditeur Nicola Zanichelli à Bologne.

PRIX ANNUEL D'ABONNEMENT

Italie: lire 25

Union Postale: 30 frs. — Mk. 24 — 24 sh.

Extrait de l'Avertissement à MM. les Auteurs.

« Le Comité de Direction se réserve la faculté d'établir par « avance le programme des questions à étudier et de répartir le « travail entre ses éminents collaborateurs afin d'assurer à la revue « l'unité organique qui ne serait pas réalisable si l'on acceptait des « articles sur des sujets disparates, sans aucun lien entre eux, « fussent-ils dus à la plume de savants d'une valeur incontestable.

« Tous les articles demandés, à quelque genre qu'ils appar- « tiennent, — articles proprement dits, notes critiques, comptes « rendus, revues générales etc. — seront rétribués au même tarif « de 80 frs. par feuille in-8° (16 pages). L'auteur aura en outre « droit, pour les Articles, Notes critiques et Revues générales, à « 100 extraits gratuits.

« Les manuscrits ne sont pas rendus, pas même ceux qui, envoyés « sans avoir été demandés, ne pourraient pas être publiés ».

